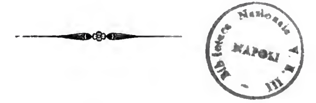
LOUIS XVI

PAR

Alexandre Dumas.

TOME DEUXIÈME.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1850

I

La première représentation d'*Irène*. — La déclaration de foi. — L'épigramme. — L'Académie et le théâtre. — Le couplet. — Compte rendu. — La loge maçonnique. — Voltaire, son confesseur et son curé. — Quelques anecdotes sur Voltaire. — Voltaire amoureux. — Émilie de Breteuil, marquise du Châtelet. — Madame du Maine. — Madame du Châtelet à la cour. — La perte au jeu. — Le propos. — Voltaire à Sceaux. — La comédie et la science. — Le roi Stanislas. — Saint-Lambert. — Madame de Boufflers, Émilie et Saint-Lambert. — Madame du Châtelet devient mère. — Le mot de madame de Boufflers. — Mort d'Émilie. — Douleur de Voltaire. — Le secrétaire du seigneur de Ferney.

Au milieu de tous ces honneurs, au milieu de toutes ces disputes, au milieu de tous ces

bons mots, la première représentation d'*Irène* arriva. Huit jours avant la représentation, il n'y avait plus dans la salle une seule place à louer : on s'attendait à ce que l'auteur assisterait à cette ovation ; seulement on ignorait quelle place il choisirait : les uns lui votaient un trône sur le théâtre même ; les autres le voyaient dans un fauteuil à l'orchestre. Ceux qui se croyaient le mieux informés disaient tout bas qu'il serait dans la propre loge de la reine.

Sans doute Voltaire était-il trop malade, car il ne fut nulle part, ou fut-il désappointé par l'événement du jour qui occupait Paris presque autant que la représentation d'*Irène ?*

Cet événement, c'était la rencontre de M. le comte d'Artois et de M. le duc de Bourbon, qui avait eu lieu justement ce même lundi, et dont tout Paris s'occupait.

La sympathie générale était pour madame de Bourbon, si singulièrement insultée par

M. le comte d'Artois. Depuis cette insulte, elle avait fermé sa porte ne voulant voir personne, et avait registre chez son suisse. Sa porte ne se rouvrit que pour les excuses qu'alla lui faire M. le comte d'Artois ; et comme on savait qu'en demandant justice au roi, elle l'avait demandée non pas comme princesse, mais comme femme et comme citoyenne, ce mot *citoyenne* avait fait à l'auguste insultée une popularité universelle. Aussi, à peine eut-elle paru dans sa loge, qu'elle fut accueillie de battements de mains si bruyants et si prolongés, qu'à cette marque de sympathie générale elle fondit en larmes.

Quelques minutes après, la reine entra avec Madame. Mais comme on savait que son amitié pour M. le comte d'Artois l'avait empêchée de prendre le parti de madame de Bourbon et qu'elle avait déclaré vouloir rester neutre dans cette grande querelle, à peine fut-elle applaudie.

Le duc de Bourbon et le prince de Condé parurent à leur tour ; mais à peine eurent-ils paru derrière la loge de madame la duchesse de Bourbon, qne les bravos éclatèrent de nouveau, et comblèrent le père et le fils.

Puis vint Monsieur, qui fit peu de sensation.

Puis enfin le comte d'Artois, qui, dit Bachaumont, ne recueillit que des battements de main de décence, et dont le plus grand nombre, ne provenant que du parterre, semblait mendié.

La reine parut de fort mauvaise humeur pendant toute la représentation.

Tous les petits détails que nous venons de rapporter avaient occupé le public avant le lever du rideau ; mais, le rideau levé, il fallut bien en revenir à la pièce.

Les deux premiers actes furent reçus à grand renfort d'applaudissements ; mais au troisième acte les plus fanatiques se lassè-

rent, et les deux derniers ne durent leur succès qu'au respect profond qu'inspirait l'auteur.

Dès ce second acte, un courrier avait été envoyé à M. de Voltaire, lui annonçant que les choses allaient à merveille. Après le quatrième, vint un second messager ; celui-là avait pour mission de pallier le froid qui s'était abaissé dans la salle depuis la moitié du troisième. A la fin du cinquième, M. Dupuy, le mari de mademoiselle Corneille, que Voltaire avait adoptée, accourut à son tour et annonça un succès complet.

Voltaire était dans le délire.

Quelqu'un entra après M. Dupuy, et trouva Voltaire tout enflé des éloges qu'il venait de recevoir, et mettant en ordre *Agathocle*, pour le faire jouer tout de suite. Le philosophe affecta un grand calme au milieu du triomphe.

— Hélas! répondit-il à ceux qui le félici-

taient, ce que vous me dites là me console, mais ne me guérit pas.

Ce ne fut pas tout, il voulut savoir quels endroits et quelles tirades avaient été applaudis plus particulièrement, et lorsqu'on lui cita comme ayant été reçus plus favorablement encore que les autres ses morceaux contre le clergé, il fut enchanté ; car il espéra que ces vers compenseraient le mauvais effet qu'avait fait sa confession dans le monde philosophique.

En effet, deux pièces qui faisaient le plus grand tort à M. de Voltaire couraient le monde à la fois. L'une était sa *Déclaration de bon catholique*, signée et déposée par lui entre les mains de l'abbé Gauthier. L'autre était une épigramme contre lui et contre l'abbé de Lattaignant, dont nous avons raconté la mort anacréontique.

Voici la déclaration de foi de Voltaire :

« Je soussigné déclare qu'étant attaqué depuis quatre jours d'un vomissement à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, et n'ayant pu me traîner jusqu'à l'église, M. le curé de Saint-Sulpice ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer M. l'abbé Gauthier, prêtre, je me suis confessé à lui, et que si Dieu dispose de moi, je meurs dans la sainte religion catholique où je suis né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera pardonner toutes mes fautes, et que si j'avais scandalisé l'Église j'en demande pardon à Dieu.

« *Signé :* Voltaire.

« Le 2 mars 1778, dans la maison de M. le marquis de Villette, en présence de M. l'abbé Mignok, mon neveu, et de M. de Villevieille, mon ami. »

Maintenant voici l'épigramme :

Voltaire et Lattaignant, d'humeur encore gentille,
Au même confesseur ont fait le même aveu.
En tel cas il importe peu
Que ce soit à Gauthier, que ce soit à Garguille ;
Mons Gauthier cependant nous semble bien trouvé.
L'honneur de deux cures semblables
A bon droit était réservé
Au chapelain des incurables.

Revenons à *Irène*.

Si froidement reçue qu'avait été la pièce par le public, ce fut un prétexte de triomphe pour son auteur. Il y avait un tel besoin d'opposition à cette époque, que les grands seigneurs eux-mêmes étaient atteints de cette manie. Plus de trente cordons bleus vinrent chez M. de Voltaire pour le féliciter ; l'illusion du succès fut donc immense pour le malade, qui put d'autant moins être tiré de cette erreur, *que les journalistes,* dit Bachaumont, *ont reçu défense de parler de lui et de sa*

tragédie, à moins que ce ne soit pour la louer. Aussi, depuis ce moment, le moribond ne rêva-t-il plus que tragédies. Outre son *Agathocle* qu'il achevait, ou plutôt qu'il corrigeait, il promit de se mettre incessamment à un autre ouvrage. De plus, il chargea ses émissaires *de répandre* dans le public sa satisfaction, de l'assurer de toute sa reconnaissance et de sa disposition sincère à venir lui-même faire ses remercîments au parterre, dès que sa santé le lui permettrait.

Au reste, à la seconde représentation, la tragédie se releva un peu, et l'on demanda des nouvelles du poëte. L'acteur qui annonçait le spectacle tranquillisa le public en disant qu'il était en pleine convalescence et que l'on espérait même qu'il assisterait à la troisième représentation.

Aussi, à la troisième représentation, la salle fut-elle comble; même déception, mais pareille annonce ; de sorte que la quatrième

représentation fit encore une recette folle. La Comédie eût voulu que M. de Voltaire tardât ainsi jusqu'à la cinquantième; mais M. de Voltaire annonça que c'était décidément la sixième représentation qui aurait l'honneur de son auguste présence.

Le 25 mars, Voltaire, ranimé par son triomphe, se trouva en état de monter en voiture et, sous prétexte d'aller voir la place Louis XV, il se montra aux Parisiens. Les chevaux allaient au pas. Il était dans un carrosse bleu tout parsemé d'étoiles d'or, et jouissait du triomphe que lui faisait un cortége de plus de cinq cents personnes.

En rentrant chez lui, Voltaire trouva une députation de la loge des *Neuf-Sœurs*, qui, sur une proposition du marquis de Villette faite le 10 mars, venait demander à M. de Voltaire d'assister, en sa qualité de franc-maçon, à l'une de ses séances. La promenade avait égayé et surtout fortifié Voltaire. Il

affecta donc d'avoir oublié les formules de la franc-maçonnerie, et réclama une inscription et une réception nouvelles. Alors il signa les constitutions comme si effectivement il se faisait recevoir, et s'engagea vis-à-vis M. de la Lande, le vénérable, à aller en loge.

Derrière la députation, la mauvaise humeur revint. Le malade s'était engagé à louer l'appartement voisin ; mais il n'eut point de tranquillité que madame Denis n'eût retiré sa parole. Puis il trouva que sa garde était trop jeune, et que leur pudeur commune pouvait être offensée quand elle lui passait les culottes. On renvoya, en conséquence, la jeune fille, et on lui donna une garde de quarante ans.

Cette mauvaise humeur venait d'un mot qu'on avait rapporté au philosophe. Un charlatan faisait des tours de cartes aux Champs-Élysées, et vendait de petits livres où ses tours étaient expliqués. En annonçant un de

ces tours, il le fit précéder de ce petit prologue :

— Quant au tour que nous allons exécuter, messieurs, je l'ai appris de ce grand homme qui a fait tant de bruit ici, de cet illustre Voltaire, notre maître à tous.

Le *notre maître à tous* avait paru injurieux au philosophe.

C'était au 1er avril 1778 que Voltaire avait fixé sa double visite à l'Académie et au théâtre. Il sortit donc de chez lui à deux heures de l'après-midi dans son carrosse bleu parsemé d'étoiles, et se dirigea vers l'Académie, qui tenait ce jour-là une assemblée particulière.

Cette assemblée de vingt-deux membres, qui ne représentait que la moitié plus deux de la totalité de l'illustre corps, se trouvait ainsi réduite par l'absence des prélats, des abbés, de tous les immortels enfin tenant d'une façon quelconque à l'Église, lesquels,

sous aucun prétexte, n'avaient voulu assister à cette glorification du représentant de l'impiété.

Les seuls abbés de Boismont et Millot, dit Bachaumont, se détachèrent des autres, l'un comme un roué de la cour n'ayant que l'extérieur de son état, l'autre comme un cuistre n'ayant aucune grâce à espérer soit de la cour, soit de l'Église.

Nous empruntons aux *Mémoires secrets* le rendu compte de cette séance et de la cérémonie qui s'ensuivit à la Comédie-Française, cérémonie connue communément sous le nom d'*Apothéose de Voltaire.*

« L'Académie est allée au-devant de M. de Voltaire pour le recevoir. Il a été conduit au siége du directeur, que cet officier et l'Académie l'ont prié d'accepter. On avait placé son portrait au-dessus de son fauteuil. La compagnie, sans tirer au sort suivant l'usage,

a commencé son travail en le nommant par acclamation directeur du trimestre d'avril. Le vieillard, étant en train, allait causer beaucoup, lorsqu'on lui a dit qu'on s'intéressait trop à sa santé pour l'écouter, qu'on voulait le réduire au silence. En effet, M. d'Alembert a rempli la séance par la lecture de l'éloge de Despréaux, dont il avait déjà fait part dans une cérémonie publique, et où il avait inséré des choses flatteuses pour le philosophe présent.

« M. de Voltaire a désiré monter ensuite chez le secrétaire de l'Académie, dont le logement est au-dessus. Il est resté quelque temps chez lui et s'est enfin mis en route pour se rendre à la Comédie-Française. La cour, quelque vaste qu'elle soit, était remplie de monde qui l'attendait : dès que sa voiture unique a paru, on s'est écrié : *Le voilà !* Les Savoyards, les marchands de pommes, toute la canaille du quartier s'étaient rendus là, et

les acclamations : *Vive Voltaire!* ont retenti pour ne plus finir. Le marquis de Villette, arrivé d'avance, l'est venu prendre à la descente de son carrosse, dans lequel il était avec le procureur Clause. Tous deux lui ont donné le bras, et ont eu peine à l'arracher de la foule. A son entrée à la Comédie, un monde plus élégant et saisi du véritable enthousiasme du génie l'a entouré ; les femmes surtout se jetaient sur son passage et l'arrêtaient afin de le mieux contempler. On en a vu s'empresser à toucher ses vêtements, et quelques-unes arracher du poil de sa fourrure. M. le duc de Chartres, n'osant avancer de trop près, quoique de loin n'a pas montré moins de curiosité que les autres.

« Le saint, ou plutôt le dieu du jour, devait occuper la loge des gentilshommes de la chambre, en face de celle du comte d'Artois ; madame Denis, madame de Villette étaient déjà placées, et le parterre était dans des

convulsions de joie, attendant le moment où le poëte paraîtrait. On n'a pas eu de cesse qu'il ne se fût mis au premier rang auprès des dames. Alors on a crié : *La couronne!* et le comédien Brizard est venu la lui mettre sur la tête. « Ah Dieu! vous voulez donc me faire mourir! » s'est écrié M. de Voltaire pleurant de joie et se refusant à cet honneur. Il a pris cette couronne à la main et l'a présentée à Belle et Bonne. Celle ci disputait, lorsque le prince de Beauvau, saisissant le laurier, l'a remis sur la tête du Sophocle, qui n'a pu résister cette fois.

« On a joué la pièce, plus applaudie que de coutume, mais pas autant qu'il l'aurait fallu pour répondre à ce triomphe. Cependant les comédiens étaient fort intrigués de ce qu'ils feraient; et pendant qu'ils délibéraient, la tragédie a fini, la toile est tombée, et le tumulte du parterre était extrême lorsqu'elle s'est relevée : et l'on a vu un spectacle

pareil à celui de la centenaire. Le buste de M. de Voltaire, placé depuis peu dans le foyer de la Comédie-Française, avait été apporté au théâtre, et élevé sur un piédestal. Tous les comédiens l'entouraient en demi-cercle, des palmes et des guirlandes à la main. Une couronne était déjà sur le buste; le bruit des fanfares, des tambours, des trompettes, avait annoncé la cérémonie, et madame Vestris tenait un papier, qu'on a su bientôt être des vers que venait de composer M. le marquis de Saint-Marc : elle les a déclamés avec une emphase proportionnée à l'extravagance de la scène; les voici :

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois en ce jour un hommage,
Que confirmera d'âge en âge
La sévère postérité.
Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité;
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter :

Il est beau de la mériter
Quand c'est la France qui la donne !

« On a crié *bis*, et l'actrice a recommencé. Après, chacun est allé poser sa guirlande autour du buste. Mademoiselle Fanier, dans une extase fanatique, l'a baisé, et tous les autres comédiens ont suivi.

« Cette cérémonie fort longue, accompagnée de vivat qui ne cessaient point ; la toile s'est encore baissée, et quand on l'a relevée pour jouer *Nanine,* comédie de M. de Voltaire, on a vu son buste à la droite du théâtre, qui est resté durant toute la représentation.

« M. le comte d'Artois n'a pas osé se montrer trop ouvertement ; mais instruit, suivant l'ordre qu'il en avait donné, dès que M. de Voltaire serait à la Comédie, il s'y est rendu incognito, et l'on croit que dans un moment où le vieillard est sorti et passé quelque part, sous prétexte d'un besoin, il a

eu l'honneur de voir de plus près cette Altesse Royale et de lui faire sa cour.

« *Nanine* jouée, nouveaux brouhaha, autre embarras pour la modestie du philosophe; il était déjà dans son carrosse, et l'on ne voulait pas le laisser partir; on se jetait sur les chevaux, on les baisait; on a entendu même de jeunes poëtes s'écrier qu'il fallait les dételer et se mettre à leur place pour reconduire l'Apollon moderne. Malheureusement il ne s'est pas trouvé assez d'enthousiastes de bonne volonté, et il a enfin eu la liberté de partir, non sans des vivat qu'il a pu entendre encore du pont Royal et même de son hôtel.

« Telle a été l'apothéose de M. de Voltaire, dont mademoiselle Clairon avait donné chez elle un échantillon il y a quelques années, mais devenue un délire plus violent et plus général.

« M. de Voltaire, rentré chez lui, a pleuré

de nouveau et a protesté modestement que s'il avait prévu qu'on eût fait tant de folies, il n'aurait pas été à la Comédie.

« Le lendemain, ç'a été chez lui une procession de monde qui est venu successivement lui renouveler en détail les éloges et les faveurs qu'il avait reçus en chorus la veille. Il n'a pu résister à tant d'empressement, de bienveillance et de gloire, et il s'est décidé sur-le-champ à acheter une maison. »

Il restait pour Voltaire à acquitter une autre promesse; c'était celle faite à la loge des *Neuf-Sœurs*.

Le lundi 10 avril, le convalescent, ravivé par l'élixir de la louange, s'était senti assez vigoureux pour aller à pied de chez lui à l'Académie; ce qui avait fait courir six cents personnes après lui.

Le lendemain mardi 11, il se rendit à la

loge des *Neuf-Sœurs,* et il fut procédé à la réception comme si le néophyte n'était point déjà maçon depuis longtemps.

Seulement, au lieu de lui bander les yeux, on étendit deux rideaux entre lui et le Vénérable ; mais après quelques questions faites par celui-ci et auxquelles répondit le récipiendaire, on se hâta de tirer les rideaux, attendu que la nuit dans laquelle il se trouvait attristait le malade, auquel elle semblait donner avant-goût du tombeau ; les rideaux tirés, au contraire, le nouveau frère se trouva tout à coup inondé d'une si splendide lumière, qu'il en demeura comme aveuglé. Alors commencèrent non pas les épreuves, mais le triomphe, triomphe qui fut tel que Voltaire, perdant la tête, s'écria :

— Ah ! je crois que ce triomphe-là vaut bien celui du Nazaréen.

Cependant, lors de sa visite à l'Académie, Voltaire avait proposé un nouveau travail

qui avait été accepté avec enthousiasme malgré la réputation que les illustres membres avaient dès cette époque de ne point être des travailleurs. C'était la confection d'un dictionnaire, et pour donner le bon exemple, lui-même s'était chargé de la lettre A.

A peine de retour chez lui, avec cette hâte d'exécution qui formait le caractère particulier de son génie, Voltaire se mit à la besogne et, selon son habitude, pour se donner la force de la fièvre au lieu de la force de la santé, il prit une telle quantité de café qu'il en arriva non-seulement à ressentir de nouveau les accidents d'une vieille maladie qui ne l'avait jamais quitté entièrement, mais encore à être affecté d'une insomnie complète. Sur ces entrefaites M. de Richelieu, son vieil ami, vint lui faire une visite, et comme Voltaire se plaignait de cette absence de sommeil, il lui offrit des pilules dont il usait lui-même et dont, assurait-il, il se

trouvait à merveille. Il y avait deux ans de différence entre les deux vieillards ; l'un était de 1694, l'autre de 1696 ; ce qui était bon pour l'un devait être bon pour l'autre. Voltaire accepta les pilules du duc ; mais toujours impatient, au lieu de suivre la progression recommandée par l'ordonnance, il en prit deux au lieu d'une, quatre au lieu de deux, six au lieu de trois ; l'opium dont elles se composaient en grande partie agit violemment sur le corps décrépit du vieillard ; l'insomnie fit place à la somnolence, et la somnolence à la léthargie.

A partir de ce moment, on n'eut plus aucun espoir de le conserver.

Il était déjà mourant lorsqu'on lui apprit que M. de Lally-Tollendal, pour la réhabilitation duquel il s'était employé, venait d'obtenir cette réhabilitation. Cette nouvelle l'arracha un instant à sa léthargie, et, se soulevant à demi, il s'écria :

— Le règne de la justice commence, je meurs content.

Puis il retomba et se rendormit.

L'assoupissement était entier et continu. Le moribond ne parlait plus et semblait ne plus entendre. Tersac, son curé, et Gauthier, son confesseur, demandèrent à le voir. Ils furent admis dans sa chambre en présence de madame Denis, sa nièce, de ses neveux et de ses amis.

Le curé Tersac s'approcha du chevet de Voltaire, et, se penchant vers lui, lui demanda s'il croyait à la divinité de Jésus-Christ.

Soit qu'il eût entendu ou qu'il fît la sourde oreille, Voltaire ne bougea point.

Alors M. de Villevieille s'approcha à son tour, et, croyant à une surdité complète :

— Mon ami, lui cria-t-il à l'oreille, c'est l'abbé Gauthier, votre confesseur.

— Mon confesseur! répondit Voltaire sans se retourner, faites-lui mes compliments.

Alors voyant qu'il entendait, on lui annonça à son tour M. Tersac.

— Mon curé! dit-il, honneur à mon curé!

Ces mots étaient accentués d'un ton qui voulait dire :

— Vous me rendrez bien service en me laissant tranquille.

Mais le curé Tersac, soit qu'il eût compris ou non, emporté par son zèle, ne tint aucun compte de l'accent, et s'approchant de son lit :

— Monsieur, lui demanda-t-il, reconnaissez-vous la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ?

— Laissez-moi mourir en paix, monsieur, répondit Voltaire.

Mais le curé ne se tint pas pour battu, et, malgré la fermeté de la voix du mourant, il renouvela sa question.

Alors le philosophe rassembla toutes ses

forces, et, se redressant l'œil ardent, la bouche écumante, le poing levé :

— Au nom de Dieu, s'écria-t-il, ne me parlez jamais de cet homme-là !

Puis, d'un coup de poing, il repoussa le curé.

Ce furent ses dernières paroles, ce fut son dernier geste : il retomba et mourut.

Toute la philosophie fut enchantée cette fois; elle n'en avait pas eu le démenti, et Voltaire, ce roi du néant, était bien mort comme il devait mourir.

Quant au curé, il sortit avec son coup de poing, suivi par l'abbé Gauthier, et criant tout haut qu'il n'enterrerait pas Voltaire.

La plupart des curés de Paris blâmèrent leur confrère de s'être laissé aller à cet excès de zèle.

— Ce n'était pas une conversion à faire, dit le curé de Saint-Roch, c'était une conversion à escamoter.

Les curés de Saint-Roch ont toujours eu de l'esprit.

Quoi qu'il en soit et quoique la famille pût forcer le curé à inhumer l'illustre mort, aucune censure ne le séparant du giron de l'Église, on craignit le scandale que demandait le clergé, et l'on prévint le zèle des prêtres. On embauma donc le corps, on le fit sortir à la dérobée, et on alla l'enterrer à Sellières, dont le neveu de Voltaire était abbé.

Nous verrons un arrêté de l'assemblée nationale aller chercher ce pauvre cadavre exilé pour lui faire, douze ans plus tard, les honneurs du Panthéon.

Un instant il avait été question de brûler le corps de Voltaire, et de conserver ses cendres dans une urne à la manière antique. Cette urne eût été pour toute la secte une manière d'étendard éternellement déployé contre le fanatisme.

L'avis fut rejeté, et Voltaire, comme nous l'avons dit, fut enterré à Sellières.

Maintenant que nous avons vu vivre et mourir le philosophe et le poëte, disons un mot de l'homme privé. Après le dieu, l'idole; après la statue, la momie.

Voltaire conserva jusqu'à la fin de sa vie cette pétulance de jeune homme qui, chez le vieillard, fut plus d'une fois une ridicule excentricité, même à l'endroit des rois et des reines. Si tout hommage ne lui était pas rendu, Voltaire s'irritait comme un enfant.

— Pardonnez-moi, disait-il en revenant d'une de ses colères : ce n'est pas du sang qui coule dans mes veines, c'est du vitriol; mes entrailles sont des serpents.

C'était en ces moments-là que le philosophe descendait au-dessous de l'homme, prenait le journal de Fréron, et le déchirait à belles dents; prenait le portrait de Richelieu, et le brisait en mille pièces; prenait la réputation

de Frédéric, et la foulait sous ses pieds.

Cependant au milieu de ces folies de l'homme insensé, il avait de ces retours d'homme d'esprit qui n'appartenaient qu'à lui.

Il s'emporte contre un domestique et lui jette un encrier de plomb à la tête; il le manque, saisit sa canne et court après lui.

Le domestique se sauve en criant :

— Ah ! monsieur, il faut que vous ayez le diable au corps.

Alors Voltaire s'arrête, et parfaitement calme, presque mélancolique :

— Hélas! mon ami, dit-il, j'ai bien pis que le diable au corps. J'ai dans la tête un tyran abominable, appelé *Polyphonte,* lequel veut de force épouser un princesse très-honnête qu'on appelle *Mérope!* Je veux le poignarder et n'en puis venir à bout. C'est ce qui me met en fureur.

Dans un moment de mauvaise humeur il

reçoit une lettre des religieuses de Beaune, lesquelles commencent par lui dire qu'elles se feraient pulvériser pour sa gloire, et finissent par lui demander un prologue pour allonger *la Mort de César,* qu'elles vont représenter.

— Mordieu ! s'écrie Voltaire en déchirant la lettre, c'est bien à de saintes filles comme ces drôlesses-là de vouloir représenter une conjuration de ces fiers républicains ; le sac de leur couvent leur conviendrait mieux et leur ferait certainement plus de plaisir.

Puis, reprenant :

— Au bout du compte, ajoute-t-il, ce sont de bonnes filles ; elles ne sont pas raisonnables de vouloir un prologue pour cette tragédie, mais je suis bien moins raisonnable encore, moi, de me fâcher parce qu'elles le demandent.

Voltaire était un assemblage de passions opposées. Prodigue comme le marquis de

Brunoy, avare comme Harpagon, nous l'avons vu se fâcher avec un marchand de couvertures à propos de quarante sous. Une autre fois, il apprend qu'un honnête homme est dans l'embarras :

— Prenez une voiture, vingt-cinq louis, et courez vite chez M. Pilot. C'est un homme de lettres malheureux. Faire le bien, c'est jouir : jouissons !

Tout cela est maniéré, tout cela est fait pour qu'on le répète, tout cela est panaché d'un bon mot; mais au bout du compte l'action est derrière, et l'action est bonne.

Les nombreux créanciers du père de M. d'Estaing font saisir ses terres et en poursuivent la vente. Voltaire, à qui il est dû quarante mille livres, non-seulement refuse de se joindre à eux, mais encore rachète toutes les créances ; puis il se présente chez M. d'Estaing.

— Monsieur, lui dit-il, vous n'avez plus

qu'un seul créancier, qui vous prie de jouir paisiblement de vos biens, et ce créancier, c'est moi.

Un jeune officier passe quelques jours à Ferney, et, faute d'argent, ne sait plus comment rejoindre son régiment. Voltaire apprend son embarras.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai dans mon écurie un cheval jeune et qui a besoin d'être formé. Faites-moi le plaisir de le prendre pour faire votre route.

Puis, lui mettant une bourse dans la main :

— En même temps, ajoute-t-il, je vous charge de sa nourriture.

C'étaient surtout les amis que Voltaire craignait. Chacun voulait être l'ami de l'homme illustre, non pas pour lui, mais pour soi. Aussi, la plupart du temps était-il compromis ou ridiculisé par ses amis ; alors il s'écriait avec ce désespoir comique que sa figure de singe rendait si bien :

— Seigneur, mon Dieu! délivrez-moi de mes amis; quant à mes ennemis, je m'en charge.

Un des sentiments que l'on devait croire le plus étranger à l'organisation de Voltaire, c'est l'amour. Cependant Voltaire fut sérieusement amoureux une fois dans sa vie. L'objet de son amour était la fameuse Émilie de Breteuil, dame du Châtelet.

Ils commencèrent par être amis et finirent par être amant et maîtresse; pendant vingt ans ils furent inséparables. Tout, jusqu'à leurs querelles, qui avaient pris par leur régularité même placc dans leur vie, les rendait nécessaires l'un à l'autre. Émilie pardonnait à Voltaire ses emportements; de son côté Voltaire pardonnait à Émilie ses caprices, et dans toute l'extension du mot Émilie avait des caprices. Émilie aimait l'étude, Émilie ambitionnait la célébrité; mais les deux passions réelles d'Émilie, c'était le jeu

d'abord, et l'amour ensuite. Pour le jeu, cela allait encore : en réunissant les deux bourses on faisait honneur aux engagements; mais pour l'amour, Voltaire ne suffisait pas, et de temps en temps Émilie lui adjoignait soit le comte de Chabot, soit le savant Clairault, soit le poëte Saint-Lambert, soit tout autre; nous comptons, nous, mais elle ne comptait pas.

Voltaire était très-lié avec madame du Maine; c'est caché chez elle qu'il fit *Zadig* et *Memnon*.

Voici à quelle occasion il avait sollicité cette retraite, qu'il appelait le plus charmant effet de la plus mauvaise des causes.

La cour était à Fontainebleau. Madame du Châtelet, qui avait tabouret chez la reine, avait suivi la cour, et Voltaire avait suivi Émilie. Le jour même de leur arrivée, Émilie perdit dix mille francs : c'est tout ce qu'elle avait apporté; le lendemain elle rejoua et

perdit mille écus à Voltaire : c'est tout ce qu'il avait apporté; le surlendemain elle joua encore et perdit quatre-vingt mille francs. Voltaire arriva sur la fin de la partie, apprit ce qui se passait, observa les joueurs, et se penchant vers Émilie, il lui dit à l'oreille, et en anglais :

— Vous êtes si distraite que vous ne vous apercevez point que vous jouez avec des fripons.

Si bas qu'il eût été tenu, et quoiqu'il eût été tenu en anglais, le propos fut entendu et compris. Grand tumulte aussitôt dans la société, qui se lève menaçante. Émilie entraîne Voltaire, fait mettre les chevaux à sa voiture, et tous deux quittent Fontainebleau à l'instant même.

A la hauteur de Sceaux, la voiture s'arrête pour laisser descendre Voltaire, qui gagne à pied le village, tandis que la voiture continue sa route vers Paris.

Arrivé à Sceaux, Voltaire fait passer par un commissionnaire une lettre à madame la duchesse du Maine, qui lui ouvre à l'instant les portes du château, où il resta caché deux mois.

Seul et enfermé tout le jour, Voltaire travaillait; mais chaque nuit à deux heures, la princesse retirée et ses femmes couchées, la princesse, qui ne dormait presque pas, faisait venir Voltaire, qui soupait dans sa ruelle et qui lui lisait ce qu'il avait écrit pendant la journée.

De son côté, Émilie rentrée à Paris prenait des arrangements avec ses créanciers, et apaisait les ressentiments grondant contre Voltaire. Ces arrangements pris et ces ressentiments apaisés, elle vint le rejoindre à Sceaux, et alors commencèrent des fêtes et des divertissements dont Voltaire fut l'âme.

Il y eut comédie, tragédie, opéra.

Hélas! dans la plupart des pièces que fai-

sait représenter la gentille duchesse, Émilie jouait les rôles d'amoureuse et s'en acquittait avec une rare intelligence. Or c'était surtout lorsque la pièce représentée lui donnait pour amant le comte de Chabot, que cette intelligence se développait. Voltaire s'en aperçut, et, ramenant Émilie à Paris, il lui donna le conseil, pour calmer cette ardeur de la comédie qui était passée en elle, de mettre la dernière main à son commentaire sur Newton. Émilie lui donna cette satisfaction, et Clairault, un des hommes les plus savants qu'il y eût en astronomie, fut invité à revoir l'ouvrage.

Si forte que fût Uranie en astronomie, il y avait en effet bien des choses à revoir dans son ouvrage. Clairault s'y adonna de cœur et d'âme; Voltaire travaillait de son côté; Émilie et Clairault travaillaient et dînaient ensemble, Voltaire ne dînant jamais; puis tous trois soupaient le soir, et trouvaient

cette vie divisée ainsi on ne peut plus agréable.

Un jour que Voltaire était souffrant, il fit prévenir nos deux géomètres qu'il désirait souper une heure plus tôt : mais, plongés dans leurs calculs, ils oublièrent le changement d'heure, ils oublièrent même qu'ils étaient servis. Ce que Voltaire n'oubliant pas, lui, il monta, et trouvant la porte fermée il l'enfonça d'un coup de pied. Aux cris de fureur que poussa Voltaire, on put croire que ce qu'il avait vu ressemblait beaucoup à une conjonction inattendue dans le genre de celle de Mars et Vénus par exemple; mais tout resta à l'état de conjecture : seulement Émilie finit seule, et momentanément sans autres conseils que ceux de Voltaire, son commentaire sur Newton.

Sur ces entrefaites, Voltaire et Émilie furent invités par le roi Stanislas à le venir voir à Commercy. C'était là qu'il tenait sa petite cour, présidée par madame de Boufflers, sa

maîtresse en titre, qui elle-même avait pour amant de cœur Saint-Lambert, capitaine au régiment des gardes du roi, et auteur du poëme des *Saisons*.

Saint-Lambert n'était point invité, lui, à venir à la cour, attendu que Stanislas se doutait de quelque chose à l'endroit de madame de Boufflers, et en était jaloux. Mais lui, s'inquiétant peu de l'invitation, était venu incognito à Commercy, et logeait chez le curé, dont le presbytère communiquait par une petite porte avec l'orangerie du château. C'était par cette porte, dont madame de Boufflers lui avait fait passer la clef, que sans être vu il entrait dans les appartements, où il ne se montrait au reste qu'après la retraite du roi. Avant de s'y rendre, il passait d'habitude la soirée chez Voltaire, qui l'appelait son fils. Les jours où Voltaire travaillait, — et Voltaire travaillait souvent, — c'était Émilie qui recevait Saint-Lambert;

puis à l'heure du souper Voltaire descendait, emmenait Émilie avec lui au château, et laissait Saint-Lambert seul, en attendant que son tour à lui vînt d'y aller.

Un soir, Voltaire descend plus tôt que d'habitude; encore plus imprudente que du temps de Clairault, cette fois-là Émilie avait laissé la porte ouverte, de sorte que Voltaire n'eut pas même besoin de l'enfoncer.

Il y a des choses que l'on voit et que l'on revoit sans pouvoir s'y habituer. Voltaire vit ou plutôt revit une de ces choses-là, et, se fâchant, insulte Saint-Lambert, lequel impose silence au philosophe, et lui déclare que le lendemain il aura lui-même à lui rendre raison de sa grossièreté.

Voltaire, furieux, mais craignant au fond Saint-Lambert, monte chez lui, appelle son secrétaire, lui ordonne d'aller acheter une voiture, d'y faire mettre des chevaux de poste, et de la lui amener.

Mais au lieu d'obéir ponctuellement à Voltaire, le secrétaire descend chez madame du Châtelet, et lui demande ce qu'il doit faire.

— Restez tranquillement ici, dit Émilie, et remontez dans une heure auprès de lui en lui disant qu'il vous a été impossible de trouver une seule voiture.

A une heure du matin le secrétaire, avec l'apparence d'un homme éreinté par les courses qu'il vient de faire, rentre chez son maître, qu'il trouve plus furieux que lorsqu'il l'a quitté, et que la nouvelle qu'il apporte exaspère encore.

— Point de voiture ! s'écrie Voltaire ; prenez la poste, courez à Nancy, achetez-en une, ne marchandez pas ; servez votre maître, monsieur ; c'est votre ami, et cet ami est outragé.

Le secrétaire sort de chez Voltaire et rentre chez Émilie, que Saint-Lambert continuait de consoler.

— Eh bien? demande celle-ci.

— Il veut partir.

— Encore?

— Oui.

— Absolument?

— Absolument.

— Alors, j'y vais moi-même.

Et madame du Châtelet entre à son tour chez Voltaire, apparaît au milieu d'un geste frénétique qu'elle suspend par son apparition, appelle en anglais le philosophe d'un doux nom qu'elle lui donnait d'habitude, et cherche à s'excuser.

— Eh quoi! s'écrie Voltaire l'interrompant, vous voulez que je doute, après ce que j'ai vu?

— Vraiment, vous avez vu? dit Émilie.

— Vu, de mes deux yeux vu!

— Alors, c'est autre chose.

— Vous avouez donc?

— J'avoue.

— Après tout ce que j'ai fait pour vous! après vous avoir tant aimée, me tromper!

— Je ne vous trompe pas, mon ami, et je vous aime plus que jamais.

— Oh! par exemple!

— Et la preuve, c'est que vous êtes souffrant, et que je ménage votre santé. Voyons, dans ce cas, ne vaut-il pas mieux que j'aie affaire à un ami qu'à un étranger?

Voltaire réfléchit un instant; puis avec un soupir:

— Ah! madame, dit-il, puisqu'il faut que les choses soient ainsi, faites au moins que je ne les voie pas.

Le lendemain, Saint-Lambert entre chez Voltaire à son tour. Il vient pour s'excuser de sa vivacité de la veille, et trouve le philosophe résigné: Voltaire l'embrasse avec un soupir.

— Mon fils, dit-il, j'ai tout oublié, c'est moi qui ai tort. Vous êtes dans l'âge heureux

où l'on plaît, jouissez de ces instants. Un vieillard, un malade comme je suis, n'est plus propre au plaisir.

Cependant au milieu de tous ces démêlés, la belle Émilie se trouva grosse. Quatre personnes devaient être affectées de cet événement, et surtout madame de Boufflers, maîtresse de Saint-Lambert, et Voltaire, amant d'Émilie. Mais entre gens d'esprit, tout s'arrange. Voltaire avait déjà pris son parti, madame de Boufflers prit le sien ; le seul embarras qui restât était de donner un père à l'enfant.

— Bon ! fit Voltaire, nous le mettrons parmi les œuvres mêlées de madame du Châtelet.

Au nombre des personnes que devait préoccuper cet événement, il en est une que nous avons oubliée : c'est le mari d'Émilie, M. du Châtelet, qui, depuis quinze ans, n'avait plus aucune relation avec sa femme.

Émilie se chargea de l'affaire, attira son mari à Cérey, et trouva moyen de le forcer à partager son lit.

— Quelle singulière envie a donc eue Émilie de coucher avec son mari après quinze ans de séparation? dit-on à la cour du roi Stanislas.

— Envie de femme grosse, répondit madame de Boufflers.

En somme, la pauvre Émilie devait être punie par où elle avait péché. Six jours après son accouchement, Émilie était morte.

Voltaire fut au désespoir. Il s'élança hors de sa chambre et arrivé au bas de l'escalier, il se laissa choir tout de son long, frappant les dalles avec sa tête. Saint-Lambert vint à son secours.

— Ah! mon ami, c'est vous qui l'avez tuée! s'écria Voltaire en continuant de se cogner le front contre la pierre.

Puis, se relevant tout à coup :

— Mordieu ! monsieur, s'écria-t-il, de quoi vous avisez-vous aussi de lui faire un enfant ?

M. du Châtelet arriva sur ces entrefaites et se désola avec les autres. De toute la succession, Voltaire ne réclamait qu'une bague à secret dans laquelle devait être enfermé son portrait. M. du Châtelet connaissait cette bague : c'était lui qui l'avait donnée à sa femme, le jour de ses noces, avec un portrait qui le représentait lui-même. Enfin on retrouva la bague, on l'ouvrit avec empressement et on y trouva... le portrait de Saint-Lambert.

— Hélas ! s'écria notre philosophe, ainsi vont les choses de ce monde. Richelieu vous en avait chassé, j'en avais chassé Richelieu, et Saint-Lambert m'en chasse.

Et comme M. du Châtelet voulait faire du bruit :

— Croyez moi, lui dit Voltaire, c'est une

affaire dont nous n'avons à nous vanter ni vous ni moi.

Voltaire pensa mourir de cette mort d'Émilie. Il voulait d'abord se retirer à Senones et y vivre dans une cellule de moine; puis, aller trouver son ami Bolingbroke, retiré à quarante lieues de Paris. En attendant, c'est à Paris qu'il revient, c'est à Paris qu'il se lamente, qu'il pleure, qu'il maigrit, ce que l'on croyait chose impossible et dont il fait une chose patente et reconnue.

Une nuit qu'il courait, selon son habitude, en chemise, et par un froid de quatre ou cinq degrés au-dessous de zéro, par les différentes chambres de son appartement, appelant Émilie d'une voix aussi lamentable qu'Orphée appelait Eurydice, il rencontre dans sa salle à manger une pile d'in-folio contre laquelle il trébuche et tombe. Ne pouvant se relever, il appelle; mais d'abord son secrétaire ne l'entend point : ce n'est

qu'après une heure de plaintes et de gémissements qu'il paraît enfin, vient lui-même s'embarrasser dans les jambes de Voltaire, et trébuche et tombe à son tour. Alors il se relève, relève Voltaire et l'emporte tout gelé dans son lit, où on ne le ranime qu'à grand renfort de serviettes chaudes. Mais à peine la voix est-elle revenue à Voltaire, qu'il continue de se lamenter et de se plaindre.

— Ah ! ma foi, s'écrie le secrétaire impatienté, vous êtes bien bon de vous désespérer ainsi pour une femme qui ne vous aimait pas!

— Comment, monsieur! s'écrie Voltaire en faisant un bond sur son lit; elle ne m'aimait pas?

— Eh non, parbleu !

— Vous me prouverez ce que vous venez d'avancer là, monsieur, ou vous sortirez de chez moi.

— Oh ! bien facilement. Tenez.

Et le secrétaire lui donne trois lettres de la belle Émilie, que lui aussi avait trouvées en cherchant la fameuse bague, lettres dans lesquelles Émilie se moquait singulièrement du philosophe.

La lecture de ces lettres plongea Voltaire dans une stupeur profonde; mais elle le guérit et de son amour pour la belle Émilie, et de tous les autres amours.

Nous venons de voir Voltaire dans la vie privée; nous avons vu Voltaire à son lit de mort, nous verrons plus tard Voltaire au Panthéon.

Passons à la seconde colonne du temple, à Jean-Jacques Rousseau.

II

Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville. — Sa lettre à un ami. — Vie de Rousseau chez M. de Girardin. — Mort de Rousseau. — Deux versions sur sa mort. — Son entretien avec sa femme. — Thérèse chez M. de Girardin. — Paroles de Rousseau à madame de Girardin et à sa femme. — Procès-verbal des deux chirurgiens. — Le corps de Rousseau embaumé. — Son tombeau dans l'île. — Son épitaphe.

Ce fut à Ermenonville que mourut Jean-Jacques. Déjà depuis quelques années il vivait dans une détresse profonde : il faisait une auréole à son orgueil. Ne pouvant plus copier de musique, à cause de l'affaiblissement de sa vue, il avait été forcé, au mois

de février 1777, de remettre un mémoire entièrement écrit de sa main à un horloger qui avait sa confiance intime. C'était une plainte profonde et continue tirée du plus profond du cœur, et dont, comme un écho affaibli, nous nous contenterons de répéter quelques gémissements.

« Ma femme, disait Rousseau, est malade depuis longtemps, et le progrès de son mal, qui la met hors d'état de soigner son petit ménage, lui rend les soins d'autrui nécessaires à elle-même quand elle est forcée de garder son lit.

« La vieillesse ne me permet plus le même service. Je l'ai jusqu'ici soignée ou gardée dans toutes ses maladies. Le ménage, tout petit qu'il est, ne se fait pas tout seul; il faut se pourvoir, au dehors, de choses nécessaires à la subsistance, et les préparer, il faut maintenir la propreté dans la maison. Ne

pouvant remplir seul tous ces soins, j'ai été forcé, pour y pourvoir, d'essayer de donner une servante à ma femme. Dix mois d'expérience m'ont fait sentir l'insuffisance et les inconvénients inévitables, intolérables, de cette ressource, dans une position semblable à la nôtre. Réduits à vivre absolument seuls, et néanmoins hors d'état de nous passer du service d'autrui, il ne nous reste, dans les infirmités et l'abandon, qu'un seul moyen de soutenir nos vieux jours : c'est de trouver quelque asile où nous puissions subsister à nos frais, mais exempts d'un travail qui désormais passe nos forces, et de détails et soins dont nous ne sommes plus capables. Du reste, de quelque façon que l'on me traite, que l'on me tienne en clôture formelle ou apparente liberté, dans un hôpital ou dans un désert, avec des gens doux ou durs, faux ou francs, si de ceux-ci il en est encore, je consens à tout pourvu que l'on

rende à ma femme les soins que son état exige, et qu'on me donne le couvert, le vêtement le plus simple et la nourriture la plus sobre jusqu'à la fin de mes jours, sans que je sois plus obligé de me mêler de rien : nous donnerons pour cela tout ce que nous pouvons avoir d'argent, d'effets et de rentes ; et j'ai lieu d'espérer que cela pourra suffire dans les provinces où les denrées sont à bon marché, et dans des maisons destinées à cet usage et où les ressources de l'économie sont connues et pratiquées, surtout en me soumettant, comme je fais de bon cœur, à un régime proportionné à mes moyens. »

Remarquez que quinze mois avant qu'il écrivît cette lettre, Rousseau refusait dans tous les journaux les droits d'auteur de son drame lyrique de *Pygmalion*.

Rousseau, comme Voltaire, avait besoin du bruit qui se faisait autour de lui. Rous-

seau se plaignait de ne pouvoir sortir sans être suivi, et il s'habillait en Arménien pour se faire un cortége double de celui qu'il eût eu en adoptant un costume ordinaire.

Quoi qu'il en soit, orgueil ou pauvreté réelle, cynisme ou humilité, Rousseau se trouvait dans la plus profonde misère quand il écrivit cette lettre. La position était difficile. Bon nombre de gens distingués et de seigneurs de la cour offraient un asile à Rousseau, mais Rousseau ne voulait pas être à leur charge. D'un autre côté, les gens qui eussent vu une affaire dans l'introduction de Rousseau chez eux trouvaient l'affaire médiocre et ne se pressaient pas de se mettre en avant; de sorte que Rousseau attendait toujours et attendait inutilement l'effet de son prospectus.

Sur ces entrefaites, Voltaire arriva à Paris, Le bruit que fit le philosophe de Ferney en arrivant dans la capitale fut le dernier coup

porté à l'orgueil du citoyen de Genève. Rousseau eut beau fermer les yeux, Rousseau eut beau se boucher les oreilles, il vit et entendit ; et dès lors, Rousseau, sacrifiant toutes ses susceptibilités au désir de quitter la capitale, Rousseau accepta l'asile que lui offrait M. de Girardin dans sa belle retraite d'Ermenonville.

Rousseau s'installait donc *au désert,* juste au moment où en mourant, le 30 mai 1778, à onze heures et un quart du soir, Voltaire faisait son dernier bruit.

La vie de Rousseau à Ermenonville était fort simple. Il habitait une petite maison séparée du château par de grands arbres et attenant à un bosquet dans lequel Rousseau allait cueillir des plantes dont il composait un herbier.

Au reste, mieux que tout autre, M. de Girardin, grand seigneur philosophe, convenait à Rousseau par la simplicité de ses manières.

Aussi Rousseau s'apprivoisa-t-il jusqu'à aller faire de la musique dans sa famille, et, choisissant dans cette famille un enfant de dix ans, déclara-t-il vouloir se charger de son éducation et en faire son élève.

Malheureusement, le 2 juillet 1778, le bruit se répandit tout à coup que Rousseau était mort subitement.

Le bruit était vrai. Rousseau était mort à l'âge de soixante-six ans moins quelques jours, étant né le 28 juillet 1712.

Seulement, comment Rousseau était-il mort?

Les uns disent que Rousseau était mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante; les autres, qu'il s'était tué d'un coup de pistolet.

Exposons les deux versions :

Les partisans de la mort naturelle racontent cette mort ainsi, et dans tous ses détails. Pas une des dernières paroles du célèbre philosophe n'y manque.

Écoutons :

Rousseau se leva le jeudi 2 juillet [1], à cinq heures du matin : c'était l'heure de son lever ordinaire en été. Il jouissait en apparence de la santé la plus parfaite, et alla se promener avec son élève, qu'il pria plusieurs fois de s'asseoir dans le cours de cette promenade. Il revint seul à la maison vers sept heures, et demanda à Thérèse si le déjeuner était préparé.

— Non, mon bon ami, répondit madame Rousseau, il ne l'est pas encore.

— Eh bien, répondit Rousseau, je vais dans ce bosquet ; je ne m'éloignerai pas, appelez-moi quand il faudra déjeuner.

L'heure venue, madame Rousseau l'appela.

Rousseau revint, prit une tasse de café au

[1] On n'est pas même d'accord sur le jour de la mort de Rousseau. Les uns disent qu'il mourut le 1er ; les autres, le 2 ; les autres, le 3.

lait, sortit de nouveau, et rentra peu de moments après.

Huit heures sonnaient.

— Pourquoi n'avez-vous pas payé le compte du serrurier? demanda Rousseau.

— C'est, répondit Thérèse, que j'ai voulu vous le faire voir, attendu que je crois qu'il y a quelque chose à y rabattre.

— Non, fit Rousseau, je crois ce serrurier honnête homme; son compte doit donc être juste, prenez de l'argent et payez-le.

Thérèse prit aussitôt de l'argent et descendit; mais à peine fut-elle au bas de l'escalier, qu'elle entendit Rousseau se plaindre. Elle remonta aussitôt, elle le trouva assis sur une chaise de paille, ayant le visage défait, et tenant son coude appuyé sur une commode.

Le changement qui s'était opéré dans celui qu'elle venait de quitter cinq minutes auparavant était si grand, qu'elle recula effrayée.

— Qu'avez-vous, mon ami? s'écria-t-elle; vous trouvez-vous incommodé?

— Oui, dit Rousseau.

— Qu'éprouvez-vous donc?

— Une grande anxiété, et des douleurs d'entrailles.

Aussitôt Thérèse, feignant d'aller chercher un médicament quelconque, courut chez le concierge qu'elle pria d'aller dire au château que M. Rousseau se trouvait mal.

Madame de Girardin, à peine prévenue, accourt elle-même, et prenant un prétexte pour ne pas effrayer Rousseau, dont le visage allait toujours se décomposant, elle lui demanda si lui et sa femme n'avaient point été incommodés la nuit précédente par le bruit de la musique que l'on avait faite au château.

Rousseau comprit la délicatesse du procédé.

— Madame, dit-il en faisant un effort sur lui-même pour cacher la violence de sa dou-

leur, vous ne venez pas pour la musique. Je suis très-sensible à vos bontés, mais je me sens très-mal, et vous prie de m'accorder la grâce de me laisser seul avec ma femme, à qui j'ai beaucoup de choses à dire.

Madame de Girardin comprit à l'accent de Rousseau qu'il n'y avait point à insister, et se retira à l'instant même.

Alors, Rousseau dit à sa femme de fermer la porte à clef, et de venir s'asseoir près de lui.

Thérèse fit selon la recommandation de son mari, puis lui prenant la main :

— Vous êtes obéi, mon bon ami, lui dit-elle, me voilà ; comment vous trouvez-vous?

— J'ai un frisson par tout le corps ; donnez-moi votre autre main, et tâchez de me réchauffer.

Thérèse fit ce que demandait son mari.

— Oh ! dit-il, comme cette chaleur m'est agréable !

— Eh bien, mon ami ?

— Vous me réchauffez, mais je sens augmenter mes douleurs d'entrailles; elles sont bien vives.

— Voulez-vous prendre quelque chose?

— Ma chère femme, faites-moi le plaisir d'ouvrir les fenêtres, que je voie une dernière fois la verdure. Oh! comme elle est fraîche, comme elle est belle! Que ce jour est pur! Que la nature est grande!

— Mon Dieu! pourquoi donc me dites-vous tout cela? répliqua Thérèse.

— Ma chère femme, répondit tranquillement Rousseau, j'avais toujours demandé à Dieu de me faire mourir avant vous : mes vœux sont exaucés.

— Que voulez-vous dire?

— Voyez le soleil, dont il me semble que les rayons m'attirent; voyez cette lumière immense, voilà Dieu! voilà Dieu lui-même, Dieu qui m'ouvre son sein, Dieu qui m'invite à goûter cette paix éternelle et inaltéra-

ble que j'avais tant désirée !... Ma chère femme, ne pleurez pas, vous avez toujours désiré me voir heureux : je vais l'être !

Thérèse fit un mouvement pour se lever.

— Oh ! ne me quittez pas, continua Rousseau ; je veux que vous restiez avec moi ; je veux que seule vous me fermiez les yeux.

— Mon ami, mon bon ami ! s'écria Thérèse, laissez-moi me lever, laissez-moi vous donner quelque chose. J'espère que ceci ne sera qu'une indisposition.

Mais Rousseau la retint.

— Non, non, dit-il, je sens dans ma poitrine des épingles aiguës qui me causent des douleurs très-violentes. Chère Thérèse, si jamais je vous causai quelque chagrin, si en vous attachant à moi je vous exposai à des malheurs que vous n'eussiez jamais connus sans cela, je vous en demande bien sincèrement pardon.

— C'est moi, mon bon ami, c'est moi, au

contraire, s'écria celle-ci, qui dois vous demander pardon des moments d'ennui que je vous ai causés.

Mais Rousseau ne l'écoutait plus; il était tout entier à un autre ordre d'idées.

— Oh! Thérèse, murmura-t-il, qu'on est heureux de mourir quand on n'a rien à se reprocher! Être éternel, l'âme que je vais te rendre en ce moment est aussi pure qu'elle l'était lorsqu'elle sortit de ton sein! Mon Dieu! fais-la jouir de ta félicité.

Puis, redescendant aux choses de la terre :

— Ma femme, ajouta-t-il, j'avais trouvé en M. et madame de Girardin un père et une mère des plus tendres; dites-leur que j'honorais leurs vertus, et que je les remercie de toutes les bontés dont ils m'ont comblé. Vous ferez ouvrir mon corps après ma mort par les gens de l'art, et vous ferez dresser un procès-verbal de l'état dans lequel on le trouvera. Dites à M. et à madame de Girardin

que je les prie de permettre que l'on m'enterre dans leur jardin, et que je n'ai point de choix pour la place.

— En vérité, je suis désolée, s'écrie madame Rousseau, que vous ne vouliez rien faire. Mon bon ami, au nom de l'amitié que vous avez pour moi, prenez quelque chose.

— Ce que vous voudrez, Thérèse, pour vous faire plaisir.

Puis tout à coup :

— Oh! s'écria-t-il, je sens dans ma tête un coup affreux; des tenailles qui me déchirent. Être des êtres! Dieu!

Il resta longtemps les yeux fixés sur le ciel.

Puis reprenant :

— Ma chère femme, dit-il, embrassons-nous; et maintenant aidez-moi à marcher.

Il voulut se lever, mais sa faiblesse était telle qu'il chancela.

— Menez-moi vers mon lit, continua-t-il.

Il y parvint à grand'peine, se coucha un instant, voulut se relever presque aussitôt, fit deux pas dans la chambre, puis tomba, heurtant de son front l'angle de la cheminée, et entraînant sa femme dans sa chute.

Thérèse voulut le relever; mais, le trouvant sans parole et sans force, elle appela au secours.

On accourut, on enfonça la porte, et on releva Rousseau.

Sa femme alors lui prit la main. Rousseau serra cette main une dernière fois, exhala un soupir, et mourut.

Onze heures du matin sonnaient à l'horloge d'Ermenonville.

Voilà la version des amis de Rousseau, de ceux qui soutiennent sa mort naturelle.

Selon ses ennemis, nous l'avons dit, Rousseau se serait tué.

Voici comment ceux-là racontent sa mort:

Rousseau avait écrit ses *Confessions*, les-

quelles compromettaient beaucoup de gens, mais sa volonté était que ces *Confessions* ne fussent imprimées qu'en 1800. En attendant, le prince royal de Suède, étant à Paris sous le nom de comte de Haga, désira entendre des fragments de ces *Confessions*. On parla de ce désir à Rousseau, dont l'amour-propre fut doucement caressé à cette idée, et qui consentit à ce qu'on désirait de lui. La lecture eut lieu chez le marquis de Pezay, dont nous avons parlé. Dorat assistait à cette lecture, et l'on a conservé le jugement qu'il en portait dans l'*Espion anglais* (Ier volume, page 318, édition de 1809).

L'effet de cette lecture fut immense, et il ne fut plus question dans Paris que des Confessions de Jean-Jacques. Dès lors Rousseau fut tranquille. Il laissait un héritage à Thérèse Levasseur.

Un jour donc qu'elle paraissait épouvantée de l'avenir, il alla vers une armoire, et y

prenant le manuscrit de ses *Confessions :*

— Thérèse, lui dit-il, voilà qui vous assure un sort après moi. Moi mort, ce manuscrit authentique, tout entier de moi et signé de ma main, vous sera payé fort cher. Demeurez donc tranquille sur votre avenir. Dès ce moment vous l'avez entre les mains.

On connaît le caractère cupide de cette femme. Voici donc, au dire de ceux qui prétendent que Rousseau s'est tué, voici donc les circonstances qui auraient amené le suicide.

Thérèse se serait laissé tenter par les offres qui lui auraient été faites, et, Rousseau vivant, sa femme aurait vendu à un libraire le manuscrit qui ne devait être imprimé qu'après sa mort.

En effet, au mois de juin, la préface avait paru, Rousseau s'était effarouché, avait demandé à voir cette préface, tout prêt qu'il était à la démentir ; mais se l'étant procurée,

il avait reconnu que c'était bien celle de ses *Confessions*.

Quelques jours après, dit toujours la même version, le lieutenant de police aurait fait venir Rousseau et l'aurait interrogé. Celui-ci aurait juré n'avoir eu aucune part à l'impression de l'ouvrage ; mais malgré son serment, les menaces du magistrat auraient été telles, que Rousseau aurait perdu l'espoir, et aurait cherché dans la mort, et dans une mort volontaire, un refuge contre la persécution.

En conséquence, il serait mort, non pas d'une apoplexie, mais se serait tué d'un coup de pistolet.

Un trou au front que l'on aurait remarqué sur le premier masque d'Houdon, et qui ne disparut que lorsque la remarque eut été faite, aurait accrédité ce bruit.

En tout cas, un procès-verbal fut fait constatant la mort naturelle ; le voici :

« Extrait des minutes du greffe du bailliage d'Ermenonville, daté du vendredi 3 juillet, qui porte que sur le réquisitoire du procureur fiscal, M. Louis Blondel, lieutenant du bailliage, assisté du procureur fiscal et d'un huissier, s'est transporté en la demeure du sieur Jean-Jacques Rousseau, pour y constater son genre de mort ; qu'à cet effet, il a fait comparaître les personnes des sieurs Gilles Casimir Chenu, maître en chirurgie, demeurant à Ermenonville, et Simon Bouret, aussi maître en chirurgie, demeurant à Montagny, et après avoir reçu d'eux le serment en tel cas requis, sous lequel ils ont juré de bien et fidèlement se comporter en la visite dont il s'agit, après visite faite du corps, et l'avoir vu et examiné dans son entier, qu'ils ont tous deux rapporté d'une commune voix que ledit sieur Rousseau est mort d'une apoplexie séreuse, ce qu'ils ont affirmé être véritable, etc., etc. »

Le marquis de Girardin fit embaumer le corps, et le fit enfermer dans une double caisse de bois de chêne; en cet état, et accompagné de plusieurs amis et de deux Genevois ses compatriotes, il fut porté le samedi 4 juillet, à minuit, dans l'*île des Peupliers,* que l'on appelait alors *l'Élysée.* M. de Girardin y resta lui-même jusqu'à trois heures du matin, pour y faire bâtir à chaux et à sable un fort massif, sur lequel devait être élevé le mausolée.

La forme et l'étendue de l'île dans laquelle fut enterré Rousseau est un ovale de cinquante pieds de long sur trente-cinq de large; le petit lac qui l'entoure est environné de coteaux, boisés d'un côté, couverts de saules de l'autre; le sol de l'île est un sable fin et couvert de gazon n'ayant pour arbres que des peupliers, et pour fleurs que des roses.

Jean-Jacques y fut déposé, la face tournée

vers l'orient, et le mausolée, une fois bâti, reçut cette inscription :

CI-GIT
J. J. ROUSSEAU,
L'HOMME DE LA NATURE ET DE LA VÉRITÉ.

Sur l'autre face on grava sa devise :

Vitam impendere vero.

Nous verrons les hommages de la Convention poursuivre les cendres du philosophe jusque dans cet asile, d'où elles furent enlevées, malgré les vives représentations de M. de Girardin, le 11 octobre 1794, pour être transportées au Panthéon.

Ainsi ces deux hommes, ennemis, rivaux, séparés pendant toute leur vie, devaient, quinze ans après leur mort, être réunis dans le même temple par le peuple qu'ils avaient fait libre.

III

Rupture entre l'Angleterre et l'Amérique. — Situation de cette dernière. — Étendue; population blanche et noire. — Industrie des habitants de l'Amérique du Nord. — Commerce. — Anciennes possessions transatlantiques de l'Angleterre. — Accroissement de puissance coloniale. — L'impôt du timbre. — *Insurrection de Boston*. — Retrait de l'impôt. — Les garnisaires. — New-York. — Boston. — Soulèvement général. — Congrès. — Craintes de l'Angleterre. — Transaction proposée. — Franklin. — Son portrait. — Bachaumont et le duc de Lévis. — Encouragement de la France. — Intérêts du commerce. — Opinion du roi. — Traité d'alliance. — Joie en Amérique. — L'Angleterre attaque nos navires et nos possessions dans l'Inde. — Escadres françaises : le comte d'Estaing, M. d'Orvilliers. — Les amiraux anglais Byron, Howe et Keppel. — Combat de *la Belle-Poule*. — M. de la Clochetterie. — Fuite de Keppel. — Combat d'Ouessant. — Le duc

de Chartres. — La reine. — Paris. — L'Opéra. — Quatrain. — Vaudeville. — Lettre de Louis XVI. — Washington. — Howe. — Burgoyne. — Revers et succès. — La France. — La Fayette. — Lameth. — Kosciusko. — Rochambeau. — Défaite de Cornwallis. — M. Necker. — M. de Maurepas. — Démission de Necker. — Mort de M. de Maurepas et de M. Turgot.

Au moment où nous sommes arrivés, c'est-à-dire à l'époque de la rupture entre l'Angleterre et l'Amérique, tel était l'état de l'Amérique :

Les terres occupées avaient cent cinquante milles de moyenne profondeur, sur environ huit cents milles d'étendue, ou cent vingt mille milles carrés, c'est-à-dire quinze mille de plus que la surface réunie des trois royaumes.

Ces cent vingt mille milles carrés, qui s'étendaient du 30e au 40e degré de latitude à peu près, étaient occupés par trois millions deux cent cinquante mille blancs et par sept cent

cinquante mille noirs, ce qui faisait pour chaque blanc une moyenne de douze acres à peu près.

Le froid que l'on éprouvait généralement l'hiver à Boston était de dix degrés plus élevé que celui que l'on éprouvait à Londres : aussi une partie des habitants de la haute Amérique du Nord, au lieu de s'adonner à l'agriculture, s'adonnait-elle à la pêche, laquelle rapportait année commune deux cent cinquante mille livres sterling.

Le commerce des pelleteries, autrefois si productif, était considérablement tombé et ne rapportait plus guère que trente-cinq mille livres, exercé qu'il était par cinq mille chasseurs indiens seulement.

Le produit des colonies, sans y comprendre leur consommation, était, pour la Grande-Bretagne, d'un million cinq cent mille livres.

Comment et en combien de temps l'Amé-

rique était elle devenue une colonie de cette importance?

Nous allons le dire.

L'Angleterre a toujours eu une idée qu'elle a poursuivie avec une implacable persévérance, celle de son accroissement colonial.

Il y a cent ans, la Grande-Bretagne ne comptait que cinq comptoirs dans l'Inde, Bombay, Bejapour, Madras, Calcutta et Chandernagor;

Dans l'Amérique du Nord, que Terre-Neuve et cette bande de littoral qui s'étend comme une frange de l'Acadie aux Florides;

Au banc de Bahama, que les îles Lucayes;

Aux petites Antilles, que la Barbade;

Dans le golfe américain, que la Jamaïque;

Et dans l'océan Atlantique équinoxial, qu'un seul point de station, Sainte-Hélène, de meurtrière mémoire.

Après le traité de Paris, de 1763, que Louis XV signa en disant : « Quand on ne

sait pas faire la guerre il faut en savoir payer les frais, » l'Angleterre, comme une gigantesque araignée des mers, a accroché sa toile aux cinq parties du monde.

Elle a enlevé à la France l'Acadie, le Canada, le cap Breton, les rives du Saint-Laurent, la Louisiane, et pas un peuple du continent ne l'a eue pour alliée ou pour ennemie sans qu'il lui en coûtât, soit comme frais de guerre, soit comme acte d'alliance, une de ses colonies, ou un point important sur la carte du monde.

Le système colonial suivi jusqu'au moment où l'on signa le traité de Paris avait obtenu de magnifiques résultats. La métropole agissait en mère prudente, en tutrice pleine d'amour et de bienveillance; franchise des ports, impôts faciles à payer et levés avec douceur et modération, tout contribuait à favoriser le développement de l'industrie coloniale. La Grande-Bretagne, momentané-

ment heureuse dans ses guerres continentales, n'avait pas eu besoin de recourir à ses colonies, ou plutôt n'avait pas voulu s'engager dans cette voie, qu'elle redoutait instinctivement. Jusqu'au moment de la rupture, la mère patrie s'était imposé des sacrifices d'argent et de soldats. Les colonies semblaient, aux yeux des hommes politiques de l'Angleterre, une sorte d'arche sainte à laquelle il était dangereux de toucher : aussi, quand la maison de Hanovre voulut les soumettre au régime commun de l'impôt et leur retirer leurs priviléges, les habitants des possessions anglaises de l'Amérique du Nord rompirent-ils violemment avec la métropole.

Les possessions anglaises de l'Amérique du Nord s'étendaient donc du Saint-Laurent au Mississipi dans leur largeur, et dans leur profondeur de la mer aux monts Alleghanys; le Canada au nord et les Florides au sud venaient d'être ajoutés par l'Angleterre à

cette puissance naissante destinée à devenir sa rivale, comme si, au moment de la guerre, elle avait voulu lui fournir contre elle-même de nouvelles forces et de nouvelles armes.

Turgot avait prédit l'émancipation de l'Amérique, et sans doute cette émancipation couvait déjà dans le cœur des Américains, lorsque la Grande-Bretagne, épuisée par la guerre de sept ans, après avoir mis, à la suite du traité de 1763, des taxes sur les maisons, les fenêtres, l'argenterie, le vin, la bière et toutes les boissons dont le peuple anglais fait usage, eut recours à ses colonies, et rendit un bill qui défendait d'admettre en justice tout titre qui ne serait pas écrit sur papier timbré et vendu au profit du fisc. Cet acte portait la plus grave atteinte aux lois coloniales : aussi souleva-t-il de nombreuses réclamations, et devint-il le prétexte de la révolte connue sous le nom d'*Insurrection de Boston*. Cette insurrection se répandit

bientôt de la capitale dans les provinces ; les villes de second ordre envoyèrent à Boston des députés qui composèrent une assemblée générale, laquelle, malgré le bill parlementaire, déclara que tout Américain avait le droit de contracter sur papier timbré et non timbré. Cette décision amena l'année suivante la révocation de l'édit du timbre. Mais moitié vengeance, moitié nécessité, le parlement voulant faire peser sur le budget des colonies une partie des dépenses que les troupes occasionnaient, le parlement, disons-nous, enjoignit aux Américains non-seulement de recevoir les soldats qui leur seraient envoyés par la métropole, mais encore de leur donner gratuitement le logement, le chauffage, la bière, et d'autres menues nourritures.

New-York protesta, et Boston courut aux armes.

Au double appel des deux villes, toute

l'Amérique se souleva, décida qu'il fallait opposer à la métropole une résistance acharnée et convoquer un congrès général.

Cette décision fut prise avec une unanimité, une énergie et un calme qui effrayèrent l'Angleterre : il s'agissait de reculer une seconde fois, ou de commencer une guerre civile.

Dans cette alternative, le gouvernement anglais proposa un bill de transaction qui accordait aux Américains le droit de s'imposer eux-mêmes, à la condition de reconnaître la suprématie du parlement.

Cet acte ne produisit aucun résultat.

Cependant un des plus illustres Américains était arrivé en France, et y avait excité une curiosité qui avait tourné en sympathie pour l'Amérique.

Voici ce qu'écrivait sur lui Bachaumont, le 4 février 1777 :

« Le docteur Franklin, arrivé depuis peu

des colonies anglaises dans ce pays, est très-couru et très-fêté des savants. Il a une belle physionomie, peu de cheveux et un bonnet de peau qu'il porte constamment sur la tête. Il est fort réservé en public sur les nouvelles de son pays, qu'il vante beaucoup. Il dit que le ciel, jaloux de sa beauté, lui a envoyé le fléau de la guerre. Nos esprits forts l'ont adroitement sondé sur sa religion, et ils ont cru entrevoir qu'il était de la leur, c'est-à-dire qu'il n'en avait point. »

Maintenant, écoutons le duc de Lévis :

« J'étais bien jeune lorsque je vis l'illustre Franklin; mais sa figure pleine de candeur et de noblesse, ainsi que ses beaux cheveux blancs, ne sortiront jamais de ma mémoire. Je ne puis rien citer de remarquable que j'aie entendu de sa bouche, mais je raconterai un trait que je tiens du célèbre

docteur Priestley, qui avait été fort lié avec lui.

« Nous étions, me dit-il, ensemble à une « réunion où se trouvaient plusieurs mem- « bres de la Société Royale de Londres ; la « conversation s'établit sur le progrès des « arts et sur les découvertes utiles à l'huma- « nité qui restaient à faire. Franklin regret- « tait que l'on n'eût pas encore trouvé le « moyen de filer deux fils de coton ou de « laine à la fois. Chacun de nous se récria, « regardant ce projet ou plutôt ce désir « comme inexécutable; mais Franklin in- « sista, et dit que non-seulement la chose « était possible, mais qu'elle se ferait inces- « samment. Il a vécu assez longtemps, ajouta « Priestley, non-seulement pour voir réali- « ser cette espérance, mais il a pu voir filer « jusqu'à quarante fils à la fois. Aujourd'hui « une femme, aidée d'un enfant, en file jus- « qu'à cent.

« En se rappelant tout ce que Franklin a fait dans les sciences, dans les arts et dans la politique, on demeure convaincu qu'il n'a jamais existé un génie plus universel, plus capable de grandes conceptions et d'applications ingénieuses. Il descendait de ces hautes pensées qui lui avaient soumis la foudre, pour s'occuper des détails de l'économie domestique et pour perfectionner les cheminées, comme il passait de la conduite de son imprimerie à celle des négociations avec la France et l'Espagne, qui devaient amener la liberté de sa patrie. »

Tout le monde, en France, avait donc été de l'avis de Bachaumont et de M. le duc de Lévis, et un engouement égal s'était élevé en faveur de l'illustre Américain et de l'Amérique.

D'ailleurs la France avait tout à gagner à l'émancipation du nouveau monde, et depuis

l'insurrection elle avait déjà réalisé de grands bénéfices, l'abolition des actes prohibitifs qui entravaient son commerce, et que devait amener le triomphe de la liberté américaine, promettant une nouvelle ère commerciale. La guerre ne l'inquiétait pas, protégées qu'étaient ses riches cargaisons par la réunion de ses forces navales à celles d'Espagne. Le roi lui-même, ennemi presque public des Anglais, voyait avec un sentiment de joie, bien naturel à un prince né au milieu de la guerre qui avait amené le fatal traité de 1763, la position critique où se trouvait la Grande-Bretagne; mais il en coûtait à sa prudence de se jeter dans les hasards d'une guerre personnelle. Tout ce que purent donc obtenir de lui les partisans de cette guerre, ce fut son consentement à un traité d'alliance et de commerce, qui fut passé le 6 février 1778 entre les insurgés et la France, traité qui, au reste, ne devait avoir d'effet

offensif et défensif qu'en cas de rupture de la France et de l'Angleterre.

La connaissance de la signature de ce traité causa des transports de joie en Amérique. La colonie révoltée en mesurait toute l'importance, la forte épée de la France était tirée à moitié du fourreau.

De son côté, l'Angleterre ne s'y trompa point, et résolut de commencer la lutte. Les soins que Louis XVI donnait particulièrement à nos ports et à notre marine l'inquiétaient, et, selon son habitude, sans déclaration de guerre elle s'était décidée à commencer la lutte. Depuis quelque temps, en effet, la France pouvait s'apercevoir que les bâtiments de guerre anglais ne laissaient pas échapper une seule occasion d'humilier notre commerce. Leurs capitaines visitaient à main armée les navires marchands, les saisissaient à leur profit, jetaient leurs commandants en prison : quelques cargaisons,

malgré la régularité des papiers, avaient été pillées et vendues au profit des officiers anglais. Des notes très-vives avaient été, à la suite de ces procédés iniques, échangées entre les deux nations, et déjà l'irritation était grande entre les deux puissances lorsque l'on apprit que l'Angleterre avait ordonné aux gouverneurs de l'Inde d'attaquer les établissements français, et à ses officiers de courir sus au commerce ; et, par suite de cet ordre, deux frégates et une vingtaine de navires marchands tombèrent en son pouvoir.

De ce moment, la guerre était inévitable. La France prépara deux expéditions importantes. Nous avions deux escadres que l'on mit au complet, l'une à Toulon, l'autre à Brest. Celle de Toulon avait ordre de partir immédiatement pour l'Amérique, d'entrer à l'improviste dans les eaux de la Delaware, et d'y surprendre l'escadre de l'amiral Howe, très-inférieure à la nôtre.

C'était un coup de partie pour l'Amérique, car, cette escadre prise ou détruite, l'armée anglaise, pressée d'un côté par Washington, de l'autre par notre flotte, mettait bas les armes ou en était réduite à une retraite désespérée.

Ce projet, s'il eût réussi, terminait probablement la guerre d'un seul coup.

Pendant que l'escadre de Toulon marchait à pleines voiles vers l'Amérique, l'escadre de Brest, beaucoup plus considérable, cinglait vers les côtes d'Angleterre, sur lesquelles elle était en mesure de jeter quatre-vingt mille hommes. Cinq ou six frégates détachées de la flotte devaient, en outre, intercepter en croisant dans l'Atlantique les convois venant des deux Indes.

Tout s'acheminait donc vers une rupture ouverte. Elle eut lieu le 24 mars 1778.

Le comte d'Estaing commandait la flotte de Toulon. Il avait à son bord le représen-

tant américain et le chargé d'affaires français en Amérique.

Il partit le 13 avril avec douze vaisseaux, quatre frégates et plusieurs transports. La flotte traversa le détroit et se trouva dans l'Atlantique avec un vent favorable, tandis que, quoique prévenu, l'amiral Byron, notre ennemi, ne put appareiller que le 1er juin.

A Brest, la flotte française faisait ses apprêts. Elle était commandée par le comte d'Orvilliers, marin brave, expérimenté et brûlant du désir de venger les derniers désastres de la France. Il allait avoir à combattre l'amiral anglais Keppel, tandis que Byron, de son côté, hâtait l'armement de douze vaisseaux pour aller traverser les projets de d'Estaing en Amérique.

Keppel était une vieille réputation. Plein d'expérience comme marin, il entourait sa vieille gloire des gloires plus modernes de Hartland, de Palliser et de Campbell, les-

quels commandaient les trois divisions de son armée.

Le 13 juin, la flotte anglaise, sortie la veille de ses ports, rencontra deux frégates françaises, *la Licorne* et *la Belle-Poule*. Keppel ordonna aussitôt la chasse. Entre quatre et cinq heures du soir, *le Milfort* atteignit *la Licorne* et la somma de se rendre à la poupe de l'amiral anglais. Le premier mouvement du commandant français fut de refuser ; mais un coup de canon tiré de *l'Hector* lui montra qu'elle était prise entre deux feux, et que toute résistance était impossible. En conséquence, le commandant de *la Licorne* amena son pavillon [1].

La Belle-Poule, de son côté, était chassée par le capitaine Marshall, de *l'Aréthuse;* les deux bâtiments, vers six heures du soir, se

[1] Ces détails et les détails suivants sont empruntés à l'excellent ouvrage de M. le comte de la Pérouse Bonfils sur la marine française.

trouvèrent à portée de commencer le feu. *L'Aréthuse* somma *la Belle-Poule* de se rendre; mais le commandant de celle-ci, M. de la Clochetterie, ne répondit qu'en ordonnant le branle-bas du combat. En entendant la réponse énergique du tambour français, *l'Aréthuse* fit feu sur la frégate française. La frégate française répondit par toute sa volée. Cette fois, les hostilités étaient bien commencées, et les deux vieilles rivales allaient de nouveau se déchirer à belles dents.

C'était dans les longs jours de l'année. Le combat avait commencé à six heures, on y voyait clair jusqu'à neuf. C'était autant de temps qu'il en fallait pour que plus d'un brave allât, comme dit Léonidas, souper chez Pluton. A huit heures, *l'Aréthuse* dégréée ralentit son feu. Pendant deux heures, la lutte avait été acharnée des deux parts ; mais à cette marque de faiblesse de son ennemi,

la Belle-Poule reprit toute sa vigueur : d'assaillie qu'elle était, elle devient assaillante. Tout ce qui reste debout sur la frégate française pousse d'une seule voix un même cri : « A l'abordage ! » Le capitaine Marshall comprend qu'il va être enlevé. Il gouverne sur la flotte anglaise qui est sous le vent. Les vaisseaux *le Vaillant* et *le Monarch,* voyant *l'Aréthuse* se mettre en retraite, accourent pour la protéger. Poursuivre un succès si inespéré était une imprudence impardonnable ; M. de la Clochetterie serre le vent, et envoie une dernière bordée à l'ennemi, qui fuit et s'éloigne.

En même temps, le lougre français *le Coureur,* capitaine Rouly, était contraint de se rendre, mais ne se rendait qu'après une merveilleuse résistance.

Presque tous les officiers de *la Belle-Poule* furent blessés, et entre autres, MM. de la Clochetterie, de Saint-Marceau, de la Roche-

Kevandraon, et Bouvet; mais qu'importait ce sang, si brave et si noble qu'il fût! La victoire était au pavillon blanc.

Cette nouvelle fut une joie pour toute la France, où les souvenirs de la dernière guerre étaient encore saignants. La reine surtout se montra Française, et bonne Française : la mode dirigée par elle s'empara de l'événement; tout fut à *la Belle-Poule,* même les coiffures : on vit des femmes avec une frégate dans leurs cheveux.

M. de la Clochetterie, reçu à Versailles, complimenté par le roi, fut nommé capitaine de vaisseau, et des pensions furent accordées aux veuves et aux enfants des morts.

Cependant, l'amiral Keppel, en explorant les papiers trouvés à bord de *la Licorne,* venait d'apprendre que trente vaisseaux de ligne et quelques frégates se trouvaient dans le port de Brest. La flotte française allait évidemment venir à sa rencontre. Un seul

jour pouvait voir détruire toutes les forces navales de l'Angleterre. Une immense responsabilité pesait donc sur lui s'il acceptait le combat.

Mais aussi refuser le combat au début de la guerre, fuir devant les Français, quelle honte pour l'Angleterre! N'importe. Pour l'amiral anglais dix vaisseaux de plus dans l'escadre du comte d'Orvilliers, les côtes de France en vue, les côtes d'Angleterre trop éloignées, furent des motifs supérieurs aux désirs qu'il avait d'en venir aux mains. Il mit le cap sur l'Angleterre et rentra à Portsmouth le 27 juin.

Une véritable tempête d'outrages s'éleva de toute l'Angleterre contre le prudent amiral. Keppel la laissa passer comme il eût laissé passer un grain; puis, secondé par l'amirauté qui approuva sa retraite, fort de dix nouveaux vaisseaux, il reprend la mer le 9 juillet, et se dirige sur les côtes de France.

De son côté, le comte d'Orvilliers achevait son appareillage dans le port de Brest, et sans instructions précises, mal appuyé sur un ministère encore effrayé de nos derniers désastres, voulant habituer ses hommes à la mer avant d'en arriver à une action décisive, il cingla vers les parages d'Ouessant. Mais Keppel, cette fois, était aussi téméraire à l'attaque qu'il avait été prudent à la retraite. Il se mit à la recherche de la flotte française. *Le Lively,* frégate anglaise capturée par nous, donne à notre flotte cette nouvelle que les Anglais nous cherchent. D'Orvilliers prend à l'instant même la résolution de risquer le combat ; il met à l'ordre du jour la nouvelle importante qu'il vient d'apprendre ; des cris de joie s'élèvent de tous les vaisseaux, l'enthousiasme est au comble ; on attendra l'ennemi.

Le 23 juillet, par un temps brumeux, à la suite d'un vent d'ouest-nord-ouest très-frais,

vers trois heures de l'après-midi, dans une éclaircie qui semble se faire exprès, on aperçoit un grand nombre de voiles qui restent dans le sud-ouest. En ce moment, à la suite de divers grains qui s'étaient succédé avec rapidité, l'armée française était à la cape, à l'ouest-nord-ouest d'Ouessant, à trente lieues environ des îles Sorlingues, ces dernières restant dans le nord-quart-nord-est du compas.

L'ordre du combat est signalé à l'instant même, tribord-amures dans l'ordre de bataille naturel ; le comte Duchaffault, à l'avant-garde, commande l'escadre blanche et bleue ; le comte d'Orvilliers, corps de bataille, commande l'escadre blanche ; le duc de Chartres, arrière-garde, ayant pour second la Motte-Picquet, chef d'escadre, commande l'escadre bleue.

La flotte française se compose en tout de trente-six vaisseaux, portant mille neuf cent quarante-quatre canons.

Ces voiles signalées, c'était la flotte anglaise, forte de son côté, comme la nôtre, de trente vaisseaux, dont six à trois ponts, armés de deux mille cent quatre-vingt-huit canons.

Le vice-amiral Hartland tient l'avant-garde, Keppel le corps de bataille, et le contre-amiral Palliser l'arrière-garde.

C'est vers quatre heures du soir que les vents ayant fraîchi de l'ouest, et l'amiral d'Orvilliers ayant fait signal à sa flotte de revirer de bord par la contre-marche, on put voir distinctement les vaisseaux anglais manœuvrer et prendre l'ordre de bataille que nous venons de décrire.

En apercevant de son côté la flotte française, l'armée navale d'Angleterre vira de bord pour lui gagner au vent; mais l'amiral d'Orvilliers avait prévu la manœuvre. Il fit prendre les ris aux humiers et ordonna à son armée de revirer et de courir en échiquier avec les basses voiles.

La nuit promettait d'être orageuse. Les vaisseaux, en effet, eurent grand'peine à tenir leur poste sous les grains qui se succédaient sans relâche.

A travers la brume du matin, les deux armées, qui s'étaient tenues à égale distance, se retrouvèrent et se reconnurent. Seulement chacune était dans le plus grand désordre. Deux vaisseaux français étaient hors de vue, et on les cherchait inutilement : c'étaient *le Bourgogne* et *l'Alexandre*.

Le vent avait beaucoup calmé. L'amiral d'Orvilliers fit gouverner sur l'ennemi.

En ce moment le duc de Chartres, commandant *le Saint-Esprit*, et le comte Duchaffault, commandant *la Couronne*, se transportèrent à bord du vaisseau amiral *la Bretagne*. Le but de cette visite était de supplier le comte d'Orvilliers de se rendre aux vœux de l'armée en engageant le combat.

L'amiral répondit en montrant ses instruc-

tions, qui lui prescrivaient la plus grande réserve. Alors le duc de Chartres, assure-t-on, insista de toutes ses forces, disant que c'en était fait de l'honneur de la marine française si au commencement de la guerre on évitait un combat qui se présentait dans des conditions qui le rendaient presque nécessaire.

C'était aussi l'avis de l'amiral d'en venir aux mains ; le prince n'eut donc pas de peine à le convaincre ; mais dans la crainte que le vent variât, il fit faire double signal de virer par la contre-marche, et de ranger l'armée en bataille tribord-amures.

Les manœuvres usèrent trois journées entières, chaque amiral voulant avoir l'avantage du vent. Mais le comte d'Orvilliers l'avait, et le conserva.

Le 27, à quatre heures du matin, le vent se fixa.

Les deux armées se tenaient à deux lieues

de distance à peu près; à neuf heures, l'amiral Keppel éleva son arrière-garde au vent. Aussitôt le comte d'Orvilliers fit revirer lof pour lof par la contre-marche.

Presque en même temps, l'amiral anglais, qui devinait la manœuvre, vira de son côté vent devant, par la contre-marche. Visiblement l'intention de l'amiral anglais était d'envelopper notre arrière-garde en combattant au même bord.

Aussitôt, un signal partit du vaisseau amiral pour que toute la flotte virât à la fois dans l'ordre renversé, l'arrière-garde formant avant-garde.

Par cette manœuvre, l'amiral d'Orvilliers prenait sur son ennemi l'avantage que celui-ci avait cru prendre sur lui.

La brise était uniforme, et s'était franchement décidée : elle venait de l'ouest.

Grâce à l'habile manœuvre que venait d'exécuter l'amiral français, Keppel ne pou-

vait plus espérer de couper ou de traverser notre flotte; il se résigna donc à la prolonger sous le vent pour la combattre.

La canonnade commença vers dix heures du matin, et, grandissant à mesure que les deux lignes avançaient, fut dans toute sa force vers midi. A trois heures, l'arrière-garde ennemie, que les divers mouvements ordonnés par Keppel avaient séparée de son corps de bataille, étant demeurée plus d'une heure et demie exposée au feu d'une quinzaine de nos vaisseaux, se trouva désemparée et tomba sous le vent.

Alors le comte d'Orvilliers, d'un coup d'œil rapide, jugea la position, fit signal à l'arrière-garde, devenue l'avant-garde, d'avancer, et à toute l'armée de se former en ordre de bataille tribord-amures.

Cette arrière-garde, devenue avant-garde par la dernière manœuvre, était, on se le rappelle, commandée par M. le duc de Char-

tres, qui montait *le Saint-Esprit,* vaisseau de 80.

Si ce signal eût été exécuté, il faisait tomber l'arrière-garde anglaise au milieu de notre armée, et permettait à nos vaisseaux qui, dès lors, continuaient le combat sous le vent, de se servir de leur batterie basse que là mer grossissant les forçait parfois de fermer.

Mais, quoique ces signaux flottassent au haut des mâts de *la Bretagne,* ces signaux n'étaient point exécutés, et l'avant-garde, comme si elle n'eût rien vu, restait immobile.

Que faisait *le Saint-Esprit?* A quoi songeait le duc de Chartres? Nous verrons quelle terrible influence la non-exécution de ce signal eut sur la vie du prince.

La Motte-Picquet et le duc prirent pour excuse la fumée qui couvrait comme un vaste dais les vaisseaux anglais et français,

et qui les avait empêchés de distinguer les signaux.

D'Orvilliers, dans sa colère de voir la victoire lui échapper, prononça le mot *indiscipline*.

La reine, dans sa haine naissante pour le duc de Chartres, laissa tomber l'accusation de *lâcheté*.

Cette immobilité de l'avant-garde fut longue. Enfin, après une heure d'indécision, elle arriva ; mais, par malheur il n'était plus temps de couper la ligne anglaise. La division Palliser avait compris le danger que courait la division Hartland, avait viré de bord et était venue à son secours.

Alors le comte d'Orvilliers perdait l'espoir d'envelopper une portion de la ligne ennemie; prolongeant donc sous le vent la flotte anglaise, il se rangea en bataille tribord-amures.

Keppel accepta le défi, et ordonna aussitôt

à ses vaisseaux de reformer leurs rangs tribord-amures aussi; mais alors ce fut au tour de Palliser de mal comprendre ou même de ne pas comprendre du tout; car il ne répéta point le signal, et les autres bâtiments, l'ayant mal interprété, manœuvrèrent pour prendre poste près de leurs chefs respectifs, ce qui les mit dans un état de désordre tel, qu'ils ne purent accepter le combat que nous leur offrions.

Enfin, à cinq heures du soir, quand il était encore à peine quatre heures de jour, Keppel voyant que, malgré ses signaux répétés, ses vaisseaux ne se rangeaient point en ligne, envoya la frégate *le Fox* répéter ses ordres à la voix; mais pas plus à la voix qu'aux signaux les vaisseaux n'obéirent.

Alors, désespéré, pleurant de rage, ayant onze vaisseaux horriblement maltraités, il abandonne le champ de bataille à l'amiral français, qui, tout victorieux qu'il était, dé-

plorait de son côté sa victoire incomplète.

La nouvelle de ce combat fit une impression bien différente en France et en Angleterre. En France, ce fut une joie universelle : on exalta la victoire du comte d'Orvilliers ; tandis qu'en Angleterre, on faisait le procès de Keppel et de Palliser, qui, au reste, furent acquittés.

Après le combat que nous venons de décrire, et sur lequel nous nous sommes étendu, à propos de l'influence qu'il eut, comme nous l'avons dit, sur la vie de Philippe-Égalité, les deux armées rentrèrent dans les ports de leurs nations respectives, et n'en sortirent pour reprendre la mer que le mois suivant. Seulement la flotte anglaise resta sur la défensive, tandis que le comte d'Orvilliers, maître de la Manche, alla jusqu'en vue des terres anglaises.

Quoi qu'il en soit, le retour de M. le duc de Chartres à Paris fut un triomphe. Il dé-

barqua à Versailles le 2 août, à cinq heures. Tout le palais était rempli de courtisans qui l'attendaient. Le prince eut peine à monter, à cause de la foule, et le même soir, il se rendit à l'Opéra. Mais avant que de s'y rendre, il fut forcé de se montrer à son balcon avec la duchesse.

A son entrée au spectacle, tout le monde se leva, et pendant plus de vingt minutes il fut applaudi. L'orchestre alors se joignit aux clameurs de l'assemblée et exécuta une fanfare triomphale. Quelques fanatiques voulaient lui offrir une couronne, mais l'on n'osa pas, et l'on se contenta d'un laurier.

L'acteur qui l'offrait au prince se tourna de son côté, et dit ces vers :

Jeune et brave guerrier, c'est à votre valeur
Que nous devons cet avantage.
Recevez ce laurier, il est votre partage :
Ce fut toujours le prix qu'on accorde au vainqueur.

Un vaudeville, auquel on soupçonna M. de

Maurepas de n'être point étranger, répondit à ce quatrain.

Il était sur l'air : *des Revenants :*

Le voici :

Vous faites rentrer notre armée ;
L'Angleterre, très-alarmée,
Vous en loûra ;
Et vous joindrez à ce suffrage
Les lauriers et le digne hommage
De l'Opéra.

Quoi ! vous avez vu la fumée,
Quel prodige ! La renommée
Le publira :
Revenez vite, il est bien juste
D'offrir votre personne auguste
A l'Opéra.

Tel cherchant la toison fameuse,
Jason, sur la mer orageuse
Se hasarda.
Il n'en eut qu'une ; et pour vos peines,
Je vous en promets deux douzaines
A l'Opéra.

Chers badauds, courez à la fête ;
Parmi vous, criez à tue-tête :
Bravo ! brava !
Cette grande action de guerre
Est telle qu'il ne s'en voit guère
Qu'à l'Opéra.

Grand prince, poursuis ta carrière,
Franchis noblement la barrière
De l'Opéra.
Par de si rares entreprises
A jamais tu t'immortalises
A l'Opéra.

Malgré tout cet engouement des Parisiens pour le duc, engouement qui présageait sa future popularité, l'accusation terrible subsista : le rapport de la Motte-Picquet eut beau montrer le jeune prince donnant lui-même le signal du combat et demeurant sans habit au milieu du feu, son cordon bleu sur la poitrine : pareille à cette voix de l'esclave qui se mêlait au triomphe antique, l'accusation tombée de la bouche de la reine demeura

vivante, s'attachant à lui et le poursuivant partout.

Pendant l'hiver qui suivit la bataille, le duc de Chartres, entrant au bal de l'Opéra, dans cette même salle où il avait eu une ovation, rencontra un masque qu'il crut reconnaître.

— Beauté passée, dit-il à deux jeunes gens qui l'accompagnaient.

— Comme votre gloire, monseigneur, répondit le masque.

Le combat d'Ouessant n'avait été que glorieux, mais en somme il était demeuré sans résultat; néanmoins, M. d'Orvilliers avait reçu de Louis XVI une de ces lettres comme le roi savait les écrire quand il était satisfait.

La voici :

« Versailles, 1er août 1776.

« J'ai reçu, monsieur, avec bien du plaisir les nouvelles du combat que vous avez

soutenu contre la flotte anglaise. Vous avez bien justifié le choix que j'ai fait de vous par votre conduite et les bonnes manœuvres que vous avez faites. Je suis très-content de MM. les officiers de toute la marine ; je vous charge de le leur témoigner. Je suis bien fâché de la blessure de M. Duchaffault ; j'espère qu'elle ne sera pas fâcheuse, et qu'il sera bientôt rétabli et en état de continuer ses bons services. J'ai ordonné qu'on prît le plus grand soin du blessé. Témoignez aux veuves et aux parents des morts combien je suis sensible à la perte qu'ils ont faite. M. de Sartines vous fera passer mes ordres ultérieurs. Je suis assuré du succès de la manière dont ils seront exécutés.

« *Signé :* Louis. »

En effet, M. Duchaffault avait été blessé assez dangereusement, et comme la flotte devait se remettre en mer le plus tôt possi-

ble, Luc Urbain du Bouexie, comte de Guichen, avait été nommé chef d'escadre à sa place.

M. de Guichen arbora son pavillon sur le vaisseau *la Ville de Paris.*

Revenons à la guerre de l'indépendance, et voyons où l'Amérique en était à l'époque où nous sommes arrivés nous-mêmes, c'est-à-dire à la fin de l'année 1781.

Aucun fait important n'avait signalé le commencement de l'insurrection américaine. La guerre était tombée dans des affaires d'escarmouches et de rencontres sans grande importance, dans lesquelles les Américains avaient perdu peu à peu de cette première confiance qui les faisait courir aux armes dans les premiers jours de l'insurrection.

Le grand malheur de l'insurrection, c'est que, disséminée sur un territoire immense, elle semblait manquer de centre; toute l'armée du congrès, composée de trois mille

hommes à peine, un instant exaltée par le combat de Lexington et par l'expédition du Canada, était retombée dans le doute, sinon dans le découragement, par la défaite de Washington près de New-York. Cette défaite avait été suivie d'une soumission presque entière. La contre-révolution marchait à grands pas; Washington seul continuait d'espérer, soutenu qu'il était par le congrès, qui, au milieu de la stupeur générale, n'hésita pas à proclamer l'indépendance de l'Amérique.

Tout à coup on apprend que par un coup de main d'une incroyable hardiesse Washington vient d'enlever trois régiments allemands. Cette nouvelle décide le général anglais Howe à marcher droit au cœur de l'Union et à pénétrer jusqu'à Philadelphie. D'un autre côté, Burgoyne débouche du Canada pour faire sa jonction avec les forces laissées dans New-York. Le résultat de ce

plan décisif devait être d'isoler les provinces de l'est, de livrer celles de l'ouest, de dissoudre le congrès, d'éteindre la rébellion. C'est alors qu'on apprend à la fois la prise de Philadelphie et celle de Ticondéroga, la clef du nord. Dès lors tout paraît décidé contre l'indépendance américaine. L'Angleterre, joyeuse, se félicite d'un rébellion qui change sa colonie en conquête. On suit sur la carte la marche triomphante de Burgoyne, quand tout à coup on apprend que Burgoyne, de la marche duquel on attend des merveilles, s'est engagé dans les défilés de l'Hudson, et, tombé dans une embuscade dressée par le général américain Gates, a été forcé de mettre bas les armes avec son armée forte de six mille hommes.

Les Américains prennent leurs quartiers d'hiver à Valley-Forge.

C'est pendant ces quartiers d'hiver que la guerre de l'Amérique prend son véritable

caractère. Là se renouvelle tout ce que l'histoire peut nous offrir d'admirable en faveur de la patrie. Les faibles restes de l'armée américaine viennent, au moment le plus rigoureux de la saison, camper dans le désert à cinq lieues de l'armée anglaise, abondamment pourvue dans Philadelphie. Ce que les défenseurs de la république naissante ont à souffrir ne saurait se décrire. Sans armes, sans pain, plusieurs périssent de froid, de faim et de misère : l'excès de tant de maux en fait quitter un bon nombre ; le dégoût, la défection gagnent jusqu'aux officiers mêmes ; une poignée seule demeure, et la patrie reconnaissante leur doit des autels [1]. A leur tête se voit l'immortel Washington, qui présente en ce moment de crise ses plus beaux titres à la gloire. Tout semble se réunir pour l'accabler ; les intrigues et la calomnie s'en

[1] Lesage, *Atlas.*

mêlent ; l'esprit de vertige saisit la multitude, on blâme sa conduite, on accuse sa capacité, on s'agite pour le remplacer, un parti s'élève au sein même du congrès ; mais le héros, le citoyen, le sage reste impassible, et l'Amérique est sauvée; sauvée, car la France reconnaît l'indépendance de l'Amérique; car l'enthousiasme de la liberté, chose étrange ! gagne jusqu'à la jeune noblesse; car les la Fayette, les Lameth, les Kosciusko, traversent la mer et vont porter au nouveau monde, non-seulement le secours de leur épée, mais l'influence de leur nom; car Rochambeau arrive avec son armée auxiliaire, et à partir de ce moment les Anglais se bornent à des expéditions partielles sur des points éloignés, jusqu'au moment où Cornwallis, avec sept mille hommes, dépose les armes à York-Town, le 19 octobre 1781.

Pendant que mouraient Voltaire et Rousseau, pendant que s'affermissait l'indépen-

dance de l'Amérique reconnue par la France, la faveur de M. Necker baissait de jour en jour sous les efforts de l'opposition qui s'organisait contre lui.

Jetons un coup d'œil sur les causes de cette opposition, et voyons-la grandir et s'étendre à chaque nouvelle mesure adoptée par le banquier genevois.

En novembre 1776, M. Necker est nommé directeur des finances de France, et adjoint à M. Taboureau.

Opposition des amis de M. Turgot et des économistes.

Il supprime les intendants des finances, les fermiers généraux, et les trésoriers généraux.

Opposition de la haute finance.

Il réduit les quarante-huit receveurs généraux à douze, et opère plusieurs autres réformes dans les bureaux.

Opposition de la finance subalterne.

Il réduit la puissance des intendants, il substitue les assemblées provinciales, il abolit les intendants de commerce.

Opposition de la haute administration.

Il supprime les revenus de domaines, réduit les administrateurs de la loterie, et résilie le bail des postes.

Opposition de l'administration secondaire.

Extension du vingtième sur un ordre ministériel.

Opposition des propriétaires privilégiés.

Il ordonne des recherches sur les domaines du roi, engagés autrefois en faveur des courtisans.

Opposition des anciens favoris des rois, devenus propriétaires.

Il fait rechercher les dons et pensions, supprime quatre cent six charges chez le roi et la reine, et crée un seul receveur général pour la dépense de la cour.

Opposition des grands de l'État, des cour-

tisans, des officiers des maisons du roi et de la reine.

Il publie un mémoire sur les administrations provinciales, dans lequel les cours se prétendent injuriées.

Opposition des parlements.

Il ordonne que les projets de dépenses des ministres lui seront soumis, et il inspecte les trésoriers des départements.

Opposition des ministres.

Il publie le compte rendu en opposition aux pamphlets favorisés par M. de Maurepas.

Opposition de M. de Maurepas.

Enfin il laisse faire par M. de Vergennes à Louis XVI deux rapports sur le compte rendu et sur les principes.

Opposition du roi.

Au moi de mai 1781, M. Necker avait donc à peu près perdu tous les appuis qui peuvent soutenir un ministre.

Que lui restait-il ?

Deux mots qui commençaient à être presque aussi puissants que toutes ces puissances liguées contre lui ; deux mots qui le ramenèrent au pouvoir sept ans après qu'il en fut descendu :

L'opinion publique.

En attendant, des murmures contre M. Necker on passait aux menaces ; les pamphlets se multipliaient, et chaque jour redoublaient d'acharnement et d'aigreur. Enfin dans les cercles de la haute finance on ne parlait de rien moins que de le mettre en jugement.

Dans cette circonstance, M. Necker résolut de sonder la situation d'un seul coup ; il demanda au roi d'être fait *ministre d'État.*

Cette position de ministre d'État lui donnait le droit d'assister au conseil, et la faculté de combattre en face ses ennemis.

Sur cette demande, M. de Maurepas déclara au roi que tous les ministres, M. de Castries

excepté, tenaient leur démission prête, s'il leur donnait M. Necker pour collègue.

La guerre ainsi déclarée, et M. de Maurepas ayant dit tout haut : « On verra si cette fois *l'opinion publique* triomphera, » les suppositions de part et d'autre n'avaient plus de terme et allaient jusqu'à la folie.

On répétait tout bas que M. Necker voulait se retirer en Suisse, mais que M. de Maurepas avait pris toute précaution contre une évasion nocturne et était résolu de mettre en vigueur une ancienne mesure qui voulait que l'on n'accordât des chevaux de poste aux étrangers, administrateurs des finances, que sur un ordre du roi.

De son côté, M. de Sartines reprochait tout haut à M. Necker ses liaisons avec l'ambassadeur anglais, M. Sthormond, et la façon dont le directeur des finances déclamait contre l'indépendance américaine.

Il allait jusqu'à dire que M. Necker n'était



autre chose, en France, que l'agent de la cour de Londres.

Le roi, effrayé de cette opposition qui gagne toutes les classes de la société, moins le peuple, lion encore endormi et qu'on n'entend pas rugir, le roi déclare au conseil qu'il est décidé à ne pas faire droit à la demande de M. Necker.

Le même jour où le roi fait cette déclaration, M. de Maurepas se fait le plaisir de raconter lui-même à M. Necker l'échec qu'il vient d'éprouver.

Ce refus d'admission au conseil est pour M. Necker un affront qu'il ne peut subir impunément, et le 19 mai 1781 Louis XVI reçoit de son directeur des finances le billet suivant, sans titre ni vedette, écrit sur un papier de trois pouces et demi de haut sur deux et demi de large :

« La conversation que j'ai eue avec M. de

Maurepas ne me permet plus de différer de remettre entre les mains du roi ma démission. J'en ai l'âme navrée. J'ose espérer que Sa Majesté gardera quelque souvenir des années de travaux heureux mais pénibles, et surtout du zèle sans bornes avec lequel je m'étais voué à la servir.

« 19 mai.

« NECKER. »

Le roi fut très-piqué de cette cavalière épître, et accepta la démission.

Au reste, M. Necker quittait le ministère au moment où les fonds étaient assurés pour une année entière; il le quittait au moment où il y avait au trésor royal plus d'argent comptant et plus d'effets exigibles qu'il n'y en avait eu depuis quatre-vingts années, au moment enfin où la confiance publique, entièrement ranimée, s'était relevée et atteignait le plus haut degré.

« En travaillant pour le bonheur de la France, dit Soulavie, M. Necker nous précipita dans un gouffre de maux. Son premier ministère prépara la révolution, le second l'a consommée. »

M. Necker se retira à sa maison de Saint-Ouen.

Six mois après la retraite de M. Necker, le conseil perdait son chef, M. de Maurepas.

Jusqu'au dernier moment il conseilla le roi, dans les bras duquel il mourut pour ainsi dire.

Le roi l'aimait fort, et la veille de sa mort, étant venu le voir, il était resté un quart d'heure avec lui.

Le lendemain il mourut. C'était le 14 novembre 1781.

Turgot était mort dès le 20 mars de la même année.



IV

Voyage de Joseph II en France.—L'empereur est peu goûté. — Mort de l'électeur de Bavière. — Projets de l'empereur. — Craintes des puissances de l'Europe. — Le roi de Prusse. — Traité entre la Prusse et l'empereur, conclu à Teschen. — L'archiduc Maximilien installé à Cologne.— La conduite de Joseph II vis-à-vis de la France excite la haine contre sa sœur Marie-Antoinette. — Paix de Versailles. — Statue de Louis XVI à Philadelphie.

Tandis que la France, sur les côtes de Bretagne, sur le littoral de l'Amérique et dans l'Inde, élevait, grâce aux victoires de d'Orvilliers, de d'Estaing et du bailli de Suffren, sa marine à la hauteur de la marine

anglaise, ce qui était chose nouvelle et inattendue pour toute l'Europe, l'Autriche, *notre amie,* essayait de gagner quelque chose à cette guerre maritime qui laissait entre ses mains, ou à peu près, la puissance continentale. Joseph II commença par venir sonder le terrain lui-même en 1777. Il vint faire une visite à sa sœur Marie-Antoinette. On le sait, l'amour de la famille, et surtout l'amour de la patrie, avaient toujours été choses puissantes sur le cœur de la reine, dans lequel, au reste, ces deux sentiments avaient constamment été froissés par Louis XVI, qui haïssait M. de Choiseul et se défiait de Marie-Thérèse. Dès le jour de son mariage, la Dauphine avait pu voir que la noblesse française avait des prérogatives qu'essayeraient en vain de briser les prétentions autrichiennes.

C'était une leçon pour Joseph II. Il en profita, et résolut de visiter la cour de France avec une humilité toute philosophique. En

conséquence, il traversa nos provinces et arriva à Paris sous le nom de comte de Falkenstein. Mais si rapide qu'eût été sa course, si inattendue que fût sa visite, il trouva Louis XVI préparé par M. de Vergennes et prêt à répondre sur tous les points.

Jamais, au reste, une clarté bien réelle ne pénétra jusqu'au fond des conférences que Louis XVI eut avec son beau-frère Joseph II. On prétendit que le roi de France lui laissa voir le prix qu'il mettait à son amitié, pendant la guerre qu'il allait faire à l'Angleterre, et que ce prix était l'ouverture de l'Escaut et l'établissement d'un archiduc à Cologne. De son côté, l'archiduc abattrait les forteresses des Pays-Bas, Ostende et quelques autres exceptées.

Mais c'était autre chose encore que convoitait l'empereur, c'était la Bavière, dont l'électeur s'en allait mourant.

En effet, le voyage de l'empereur en

France, en éveillant sa vieille jalousie, lui avait fait faire une triste comparaison entre les matières hétérogènes qui composaient son empire et l'homogénéité de la France.

Comment, en effet, non-seulement ses regrets, mais encore son ressentiment, n'eussent-ils point été excités par la vue au midi de l'Espagne et des plus beaux royaumes du monde, et du Roussillon, une des plus belles provinces de l'Autriche, enlevés par nous à l'Empire? En venant de Vienne à Paris, n'avait-il pas laissé presque sur son passage les Pays-Bas, les deux Bourgognes, l'Alsace, la Lorraine, tous membres arrachés au vieux corps impérial, et soudés à la monarchie française? Au lieu de ses États à lui, composés de lambeaux et de pièces rapportées, n'avait-il pas sous les yeux la France tout arrondie, sans solution de continuité aucune, et dont les esprits provinciaux eux-mêmes

commençaient à se fondre dans la centralisation parisienne ?

Aussi le peuple, avec ce profond instinct qui fait ses sympathies et ses antipathies, le peuple qui avait si bien reçu le czar Pierre, le peuple fut-il froid, et presque hostile à Joseph II.

C'était un Autrichien, et six ans ne devaient pas s'écouler sans que l'on appelât *l'Autrichienne* cette charmante Dauphine qui, le jour de son entrée à l'hôtel de ville, avait autour d'elle, au dire de M. de Brissac, deux cent mille amoureux.

Entré en France comme observateur, Joseph II en sortit en prince dépité, et surtout en empereur ambitieux.

Sur ces entrefaites, l'électeur de Bavière mourut. C'était le moment qu'attendait Joseph, qui, sachant la France occupée avec l'Angleterre, résolut d'envahir l'électorat que sa famille convoitait depuis si longtemps.

En effet, la Bavière était le pan qui manquait au manteau impérial. La Bavière offrait à Joseph II des communications utiles avec ses possessions du midi et du couchant. Une fois cousue à l'Empire, le Danube, de sa source à son embouchure, ne cessait pas d'arroser les possessions autrichiennes ; puis c'était un premier pas fait. Si on le lui laissait faire, il en tentait un second, non moins utile à sa politique et à sa puissance que le premier. Un jour, il avalait d'une bouchée le duché de Wurtemberg, et, arrivant jusqu'au Rhin, il remettait, en cas de guerre, la main sur l'Alsace et sur la Lorraine, antique possession de ses aïeux.

Mais ce projet, profitable à l'Empire, blessait trop de susceptibilités et surtout trop d'intérêts pour que les autres puissances continentales le lui laissassent tranquillement accomplir. Son vieil ennemi, Frédéric II, veillait; il dénonça à l'Europe les

projets ambitieux de l'empereur. Il montra Joseph II maître de la Bavière, et tombant d'un côté sur Turin, de l'autre sur la France : et à cette dénonciation, toutes les puissances s'émurent.

La Russie ne voyait pas sans inquiétude l'accroissement des forces de l'Empire ; malheureusement la Russie n'était pas en mesure de parler haut ; ses finances étaient dérangées à la fois par le faste de Catherine et par la guerre contre les Turcs, guerre suscitée par l'Autriche, qui voulait l'empêcher de s'occuper des affaires de Bavière.

Le roi de Sardaigne, de son côté, s'effrayait de voir l'Autriche s'approcher de ses frontières du nord, embarrassé qu'il était déjà à l'orient et au midi : il poussait donc de grands cris d'appel pour faire tourner la tête à la France, à la Prusse et à la Russie.

La Saxe inquiétée réclamait, comme la

Sardaigne, l'intervention des grandes puissances.

Le duc des Deux-Ponts, successeur légitime de l'électeur palatin, réclamait de son côté la Bavière, qui lui avait été enlevée par le traité de Munich.

Ainsi l'Europe, qui, sans dire un mot, parce que l'intérêt et l'honneur de la France étaient seuls compromis dans ce partage, 'Europe qui n'avait pas dit un mot du partage de la Pologne, l'Europe se soulevait à l'idée de l'envahissement de la Bavière.

Il n'y avait pas jusqu'à Marie-Thèrèse qui ne s'effrayât de cette disposition envahissante de son fils, quoiqu'elle fût trop bon politique pour ne pas reconnaître les avantages qui en résulteraient pour l'Autriche. Mais Marie-Thérèse était bien changée de ce qu'elle était autrefois; elle vieillissait aux mains d'un confesseur, et entourée de casuistes et de prêtres. Ces prêtres et ces casuistes par-

laient au nom de l'humanité. Pour arrondir ses États, l'empereur allait certainement soulever une guerre générale; et au milieu de cette guerre générale, il faut le dire, son ennemi particulier, Frédéric, celui dont elle avait pu, en d'autres temps, apprécier la ténacité et la force, Frédéric l'inquiétait tout particulièrement.

Et elle avait raison, car Frédéric, après s'être assuré de la neutralité de la Russie et de la France, jeta cent soixante mille hommes en Bohême, au nom de la liberté et de l'indépendance du corps germanique.

Le baron de Thugut fut alors envoyé par l'empereur auprès de Frédéric II, pour lui offrir des principautés insignifiantes et des dédommagements qui ne furent pas acceptés. Pendant ce temps, M. de Vergennes, si puissant à Constantinople, négociait la paix entre la Porte et la Russie, et, comme dans le moment Frédéric consentait à l'indépen-

dance du kan des Tartares, la Russie délivrée de son ennemi se trouvait en mesure d'élever la voix et signifiait à Marie-Thérèse et à l'empereur de donner satisfaction aux princes de l'Empire, faute de quoi elle se réunirait au roi de Prusse.

Tous ces grands mouvements et toutes ces pompeuses menaces eurent le dénoûment qu'ils devaient avoir. Le baron de Breteuil, Marie-Thèrèse et Catherine intervinrent, et un traité fut signé entre la Prusse et l'empereur.

On le nomma le traité de Teschen.

Ce traité statuait :

Que l'impératrice-reine ne s'opposerait jamais à ce que les principautés d'Anspach et de Bayreuth, en cas d'extinction de la maison de Brandebourg, fussent réunies à la Prusse ;

Que l'électeur palatin rentrerait dans tous les districts que la maison d'Autriche avait

occupés, tant en Bavière que dans le haut Palatinat;

Enfin, que l'impératrice renoncerait à toutes les prétentions qu'elle pouvait avoir sur la succession du feu électeur de Bavière.

Battu sur ce point, l'empereur tenta une autre conquête, qui lui réussit mieux.

Profitant du moment où la France réunissait toutes ses forces contre l'Angleterre, il élevait l'archiduc Maximilien à l'électorat de Cologne.

Tous les intérêts de la France s'opposaient à cette élection, qui établissait en toute souveraineté un frère de l'empereur à nos portes, à côté du territoire français, dans un poste qui permettait à l'empereur de faire camper une armée dans une position à la fois excellente pour l'attaque et pour la défense. Enfin, c'était un vice-roi, riche, armé, et tout dévoué à l'Empire, que l'on substituait à un prince ecclésiastique, naturellement neutre.

Aussi, en peu de temps, l'archiduc Maximilien se trouva-t-il grand maître de l'ordre Teutonique, archevêque, électeur de Cologne, évêque de Munster, etc., etc.

Le roi de Prusse, moins intéressé dans cette question que dans celle de la Bavière, laissa faire l'empereur.

Catherine II se contenta de menacer de sa colère quelques chapitres électeurs, s'ils continuaient à être si prodigues de mitres en faveur de l'archiduc Maximilien.

Quant à la France, force lui fut de laisser faire, tout occupée qu'elle était de sa guerre avec l'Angleterre.

C'était un prince fort remuant que l'empereur Joseph II. Il avait tenté d'envahir la Bavière. Il avait réussi à installer son frère à Cologne, il voulait essayer d'enlever le Frioul aux Vénitiens. Il avait étendu ses domaines au nord, au préjudice de Stanislas I[er]. Il avait offert au roi don Carlos, pour

le détacher de notre alliance, de lui faire rendre Gibraltar par l'Angleterre. Enfin, il recherchait l'union de Catherine pour démembrer avec elle l'empire ottoman.

Or, non-seulement Louis XVI mais encore la France remarquaient une chose : c'est que cet allié, qui, à tout propos, nous vantait son alliance, embrassait tous les partis qui se manifestaient en Europe contre nous.

Les Turcs étaient nos alliés naturels, il était de notre intérêt de les soutenir, et Joseph concourait à démembrer l'empire ottoman.

Nous étions en guerre avec les Anglais. L'alliance de l'Espagne nous était plus précieuse que jamais, et l'empereur essayait de nous enlever l'alliance de l'Espagne. Enfin, nous avions toujours maintenu l'indépendance de la Bavière, et Joseph avait commencé par mordre à belles dents dans l'électorat, et il est probable que sans Frédéric II il emportait le morceau.

De là cet accroissement journalier de haine de la France contre l'Autriche, représentée en France par la pauvre Marie-Antoinette.

Pendant tout ce temps, l'Amérique, comme nous l'avons dit, avait marché à son indépendance, et la capitulation de Cornwallis et de ses sept mille hommes avait rendu impossible pour l'Angleterre un plus long refus de reconnaître cette indépendance.

Le traité qui faisait de l'Amérique une nation libre fut signé le 3 septembre 1783, et reçut le nom de paix de Versailles.

Il contenait non-seulement le traité de paix entre l'Angleterre et les États-Unis, mais encore le traité de paix entre la France et l'Angleterre, entre l'Espagne et l'Angleterre et entre l'Angleterre et la Hollande.

L'Amérique se souvint éternellement de ce qu'elle devait à Louis XVI, son noble et généreux allié; et le congrès décida qu'une

statue serait élevée au roi de France sur la grande place de Philadelphie.

Cette statue fut, en effet, élevée avec l'inscription suivante :

Post Deum
Diligenda et servanda est libertas
Maximis empta laboribus
Humanique sanguinis flumine irrigata.
Per imminentia belli pericula
Juvante
Optimo Gallorum principe Rege
Ludovico XVI
Hanc statuam Principi augustissimo
Consecravit
Et æternam pretiosamque beneficii
Memoriam
Grata reipublicæ veneratio
Ultimis tradit nepotibus.

Ainsi, chose étrange, l'établissement de la république américaine hissa la statue de Louis XVI sur un piédestal, et l'établissement de la république en France le fit monter sur un échafaud.

V

La société en souffrance. — Aspirations vers l'inconnu. — Les mystérieuses découvertes, — Les miracles négligés pour les sortiléges. — Double existence de la société en France. — Pressentiments d'une révolution. — Le duc d'Orléans. — Lavater. — Son école. — Succès qu'elle obtient.—Cazotte. — Son origine, ses débuts dans le monde. — Ses grandes tristesses. — Une soirée chez madame de Vaudreuil. — Mesmer. — Le magnétisme animal. — Les cures de Mesmer. — MM. Bergasse, — d'Esprémenil, — de la Fayette, — le marquis de Puységur. — Un extrait des *Nouvelles à la main*. — Le père Hervier à Bordeaux. — Cagliostro. — La pierre philosophale. — La maison de la rue Saint-Claude. — Althotas. — Lorenza Feliciani. — Les sociétés secrètes. — L. P. D. — Montgolfier. — Anciennes recherches sur les aérostats. — Expériences. — Le chevalier d'Éon. — Sa dispute avec Beaumarchais sur *le Mariage de Figaro*.

Il y a dans la vie des peuples certains mo-

ments de découragement et de lassitude où la société tout entière éprouve le besoin de se jeter d'un monde réel, où elle est mal à l'aise, dans un monde imaginaire, qui sourit d'autant plus à son imagination fatiguée qu'il lui est inconnu. Alors il semble à cette société que l'atmosphère qu'elle respira jusqu'au jour où l'on est arrivé commence à devenir trop pesante pour les poumons; elle aspire au surnaturel, à l'inouï, à l'impossible. Alors viennent les hommes mystérieux et les découvertes étranges. Alors viennent Lavater, Cazotte, Mesmer, Cagliostro, Montgolfier, la chevalière d'Éon, c'est-à-dire la divination par la physionomie, les relations mystérieuses avec le monde des génies, le magnétisme, les aérostats, l'élixir de vie, l'hermaphrodisme; comme on a perdu la foi, on se rattache à l'espérance; comme on a oublié la religion, on tombe dans le mysticisme. Alors tout est renversé dans l'ordre

humain et céleste ; on ne croit plus aux miracles de Dieu, mais on croit aux sortiléges des hommes, comme à cette époque où Rome allait se transformer, et, en se transformant, transformer le monde. Il y a deux existences bien réelles en France : l'existence au grand jour, l'existence des salons, des bals, des promenades, des spectacles ; puis, au-dessous de celle-là, qui est la surface visible à l'œil insouciant et affaibli, il y a la vie mystérieuse, la vie des clubs, de la franc-maçonnerie, des sociétés secrètes, des apparitions et des prophéties. Au milieu de ce monde étrange, les hommes positifs et qui doivent avoir l'influence positive sur l'avenir commencent à poindre, ou demeurent à leur place. Beaumarchais, après avoir fait jouer *le Barbier de Séville,* fait jouer *le Mariage de Figaro*. Mirabeau, après avoir été mis au château d'If, est emprisonné au château de Vincennes. Condorcet, après avoir refusé à

M. de Maurepas de faire, à l'Académie, l'éloge du duc de la Vrillière, fait ceux de d'Alembert, de Buffon, d'Euler, de Franklin, de Linné et de Vaucanson. Tout marche vers une révolution que chacun pressent, que chacun devine, que chacun prédit, mais que l'anglomanie qui s'empare de tous les esprits indique d'avance comme devant être calquée sur la révolution anglaise de 1688, révolution dont le duc de Chartres, devenu duc d'Orléans par la mort de son père, sera le Guillaume III.

Un mot sur chacun de ceux que nous avons nommés. Un mot sur les changements et les innovations qu'ils appelaient dans la société.

. Jean-Gaspard Lavater était né à Zurich le 15 novembre 1741. A vingt-six ans, il fit paraître ses *Chansons helvétiques;* à vingt-sept ans, ses *Vues sur l'éternité* ou *Considérations sur l'état de la vie future.* Un

profond instinct d'observation créa pour lui une science particulière dans l'étude des signes de la physionomie. Le visage fut pour lui la carte du cœur; les yeux, le miroir de l'âme : lui-même dessinait les types sur lesquels reposait la science de son art.

Bientôt, sans que Lavater eût fait un pas pour la répandre, eût élevé la voix pour la publier, la réputation du pasteur de Zurich devint européenne : c'est qu'à la bonhomie apparente Lavater joignait une grande finesse réelle. Chez les hommes distingués et considérables, il exaltait les lignes merveilleuses de la physionomie; chez les philosophes, il trouvait ce pli profond, sillon que trace aux fronts sublimes le soc de la pensée; pour les hommes médiocres eux-mêmes, il avait quelque insignifiante flatterie, qui faisait que même cet homme médiocre proclamait sa supériorité. Aussi tout le monde était-il de l'école de Lavater; chacun s'était fait phy-

sionomiste; toutes les relations de la vie à venir semblaient devoir être soumises aux lignes du visage.

Jacques Cazotte était né au commencement du siècle, sous la régence, en 1720, à Dijon, où son père était greffier des états de Bourgogne; une partie de sa jeunesse s'était passée aux colonies, sous le ciel bleu et pur des tropiques. Poëte facile, il avait commencé à chanter comme les oiseaux, sans travail, sans efforts, sans études ; ses chansons étaient un ramage, ses contes des rêves. De retour des colonies, il s'était établi à Pierry, près d'Épernay, dans une campagne que son frère lui avait laissée. Son esprit conteur, sa verve charmante, firent de Cazotte, venant passer six mois à Paris, l'âme des meilleurs salons. Religieux jusqu'au mysticisme, l'Évangile était sa règle, même dans les détails les plus minutieux de sa vie. Apte à saisir tous les présages, l'œil habitué à prédire et à suivre

les grandes tempêtes, il voyait poindre et grossir la révolution. Aussi de grandes tristesses le prenaient-elles parfois, dont lui seul savait la cause et qui, pour les autres, étaient sans motifs. Un soir, ou plutôt une nuit, Cazotte était chez madame de Vaudreuil ; on avait dansé, et l'on en était à ce moment de bien-être et de joie qui suit un bon repas dans des appartements bien chauffés et bien éclairés. Tout ce qui portait un beau nom était là : fleurs de noblesse, de jeunesse et de beauté ; les Rohan, les Montmorency, les Polignac étaient là ; chaque visage était épanoui, chaque bouche souriait, chaque œil lançait une flamme. Seul, assis dans un coin, Cazotte était sombre, immobile, muet. On entoura le vieillard.

— Qu'avez-vous, Cazotte ? Que voyez-vous ?

— Hélas ! répondit Cazotte, ne me demandez pas ce que je vois.

— Ce sont donc des choses bien tristes?

— Ce sont des événements lugubres.

— Auxquels nous prendrons part?

— Qui vous entraîneront avec eux.

— Moi? s'écria madame de Montmorency.

— Vous.

— Moi aussi? s'écria madame de Chevreuse.

— Vous aussi.

— Moi aussi? répéta madame de Chabot.

— Vous aussi.

— Que nous arrivera-t-il donc? firent les trois femmes à la fois.

— Ne me le demandez pas.

— Nous voulons le savoir.

— Je vois une prison, une charrette, une grande place, une machine étrange qui ressemble à un échafaud.

— Mais cette prison, cette charrette, cette machine, ce n'est pas pour nous?

— C'est pour vous.

— Pour nous l'échafaud?

— Pour vous l'échafaud.

— Vous êtes fou, Cazotte!

— Je le désire.

— Alors nous mourrons de la main du bourreau?

— Oui.

Les femmes frissonnèrent. Si peu probable que fût une pareille prophétie, elle n'en était pas moins effrayante.

Madame de Polignac s'approcha.

— Mais le roi? dit-elle.

Cazotte hocha la tête de haut en bas avec une fixité de regard effrayante.

— Le roi aussi, dit-il.

— Mais la reine? répéta madame de Polignac.

— La reine aussi.

— Oh! dit madame de Montmorency, vous avez parlé de charrette, mon cher M. Cazotte.

On nous permettra bien d'aller à l'échafaud en carrosse?

Cazotte fit une espèce d'effort pour voir à travers le voile de l'avenir.

— Le roi, dit-il, sera le dernier auquel cette faveur sera accordée.

Tout le monde frissonna.

— Mais vous? lui demanda-t-on.

— Moi? fit-il en tressaillant. Moi?...

Il garda un instant le silence.

— Moi, dit-il, je suis comme cet homme dont parle l'historien Josèphe, et qui tournait autour des murs de Jérusalem en disant : *Malheur à Jérusalem.* Il tourna trois jours ainsi en répétant les mêmes paroles.

« Le quatrième jour, au lieu de dire : *Malheur à Jérusalem*, il dit : *Malheur à moi-même !*

« Au même instant, une pierre lancée par une machine l'atteignit et le tua. »

Et, ayant poussé un soupir, Cazotte prit sa canne et son chapeau, et sortit.

La prophétie s'était répandue, et comme on tenait Cazotte pour à moitié sorcier, on n'en riait que du bout des lèvres.

Puis venait Mesmer, l'homme à la mode, l'homme dont tout Paris s'occupait, qui révélait tout un monde nouveau et inconnu, qui faisait courir grands et petits à ses soirées de la place Vendôme; Mesmer, né à Mersbourg en Souabe, qui avait débuté par sa thèse *de l'Influence des planètes*, et qui venait de publier son histoire du *Magnétisme animal;* Mesmer, dont on publiait les cures merveilleuses, qui guérissait, comme le Christ, les aveugles et les paralytiques par la seule imposition des mains. De même que l'on cherchait des guérisons inconnues, on souffrait de maladies inconnues. Cette société sans foi, sans croyance, lasse des discussions religieuses et des dissertations phi-

losophiques, souffrait nerveusement et venait guérir chez Mesmer ses langoureuses souffrances. Là, autour d'une table couverte de longs tapis, se rangeaient hommes et femmes, tous gens de qualité, éclairés par un demi-jour dont les pâles rayons se jouaient sur de riches étoffes; sous leurs pieds était une grande cuve de métal, baquet sympathique au centre duquel chacun communiquait par des cordons qui liaient le voisin à la voisine; puis, à un moment donné, on établissait *le rapport*, et les yeux s'endormaient voluptueusement pour rêver à haute voix. Les autres entraient dans des crises qui n'étaient pas sans analogie avec celles du bienheureux Pâris. Enfin, tout le monde y trouvait plaisir ou guérison, car les malades affluaient, et chacun prenait parti pour ou contre; beaucoup prenaient parti pour.

C'étaient le célèbre avocat Bergasse; le parlementaire d'Esprémenil; le marquis de la

Fayette, si beau, si brave, si estimé des hommes, si couru des femmes, arrivant d'Amérique âgé de vingt-six ans à peine, et avec ses épaulettes de brigadier des armées du roi; le marquis de Puységur, qui devait faire faire un si grand pas à la science dont il n'avait d'abord été que le simple promoteur, et dont les *Nouvelles à la main* disaient :

« 26 *avril* 1785. — C'est en effet M. le marquis de Puységur qui prétend avoir rencontré par hasard dans certains procédés du magnétisme animal les effets merveilleux qu'il obtient aujourd'hui. Il appelle cela *mettre en rapport*. Il commence par faire entrer en crise une fille, qui tombe ensuite en léthargie et devient somnambule. Il magnétise ensuite celui qui veut être en rapport avec la somnambule. Alors elle ne peut plus le quitter, elle exécute toutes ses volontés;

elle les devine sans qu'il parle. On assure, cependant, que si elles étaient malhonnêtes, elle ne les exécuterait pas. Cette affection, cette servitude et cette espèce d'identification ne durent, au surplus, qu'autant que la léthargie. Quand la somnambule se réveille, elle n'est pas plus habile qu'auparavant ; elle recommence à méconnaître celui qu'on a mis en rapport avec elle, autant que si elle ne l'avait jamais vu. »

Et que l'on ne croie pas que la science nouvelle se circonscrive dans les murailles de Paris et s'arrête aux gens du monde.

Non. Voyez ce que nous racontent les Mémoires secrets. La nouvelle vient de Bordeaux.

« 12 *avril.* — Je ne puis vous dire si ce sont des merveilles ou des prestiges ; mais il est certain que le père Hervier est fort éton-

nant. Voici ce qui me frappe le plus par les circonstances.

« Il prêche dans la paroisse destinée au plus célèbre orateur, parce que c'est l'église de la cour. Il y a ce que l'on appelle le banc du parlement. Un jour qu'il était en chaire, une femme de l'auditoire se trouve mal, a des convulsions, et ressemble beaucoup à une épileptique. Cet événement cause une grande rumeur; on s'effraye; le prédicateur est obligé de s'arrêter; il descend, il s'approche de la malade, il dit qu'on ne s'inquiète point : il la magnétise et la remet dans son état naturel, puis remonte en chaire et continue son discours. Les uns le prônent comme un saint homme, un faiseur de miracles; les malveillants disent que c'est un sorcier. Les grands vicaires, qui régissent le diocèse pour l'archevêque absent, instruits du fait, interdisent provisoirement le père Hervier. Il jette les hauts cris, il demande ce

qu'est donc la charité, l'humanité, la bienfaisance; depuis quand on convertit en crime des actes de cette espèce, des secours que l'on donne à son prochain, en un mot l'art de guérir. Il invoque tous les témoins de la cure; il les somme d'articuler s'il s'est rien passé de malhonnête ou d'indécent dans son opération; il supplie surtout les magistrats de le juger et de le justifier. Ceux-ci prennent fait et cause pour lui, ils agissent auprès des grands vicaires, qui sont obligés de rendre la parole à l'interdit, mais à condition qu'il ne magnétisera plus les femmes.

« Le père Hervier est remonté en chaire et a pris son texte de l'exemple de Jésus-Christ guérissant les malades, pour faire son apologie et la satire des grands vicaires, mais d'une façon adroite, de sorte que ceux-ci sont devenus la risée de la ville pour leur imbécillité. »

Celui qui dispute à Mesmer le privilége de la mode, c'est le successeur du comte de Saint-Germain, le faiseur d'or, Cagliostro. Le comte de Saint-Germain n'avait trouvé que l'élixir de vie; Cagliostro a trouvé la pierre philosophale : ce qui est bien autrement précieux. Quel âge-t-il? Où est-il né? Quelle est sa position sociale? Peu importe, il est riche à millions; l'or ruisselle de ses poches; les diamants, les rubis et les émeraudes étincellent à ses doigts. On dit vaguement qu'il est né à Palerme, et qu'il se nomme Joseph Balsamo. Toute sa science lui a été révélée, en Égypte, par un vieillard centenaire que personne ne voit, qu'il tient enfermé en voyage dans une voiture qui renferme tout un appartement; à Paris, dans une chambre inconnue de sa maison de la rue Saint-Claude. Il a vu tous les pays, il parle toutes les langues. A Naples, il a épousé une femme adorable et d'une des

premières maisons d'Italie. Seulement on ne la voit guère plus que le vieillard. Ce qu'on sait, c'est que le vieillard s'appelle Althotas, et la femme Lorenza Feliciani. Avant de venir en France, Cagliostro est resté longtemps à Strasbourg, où il a connu le cardinal de Rohan, qui va bientôt jouer un si grand rôle dans l'affaire du collier. Là il s'est affilié aux sociétés secrètes d'Allemagne, auxquelles il a apporté sa nouvelle religion à lui. Car c'est non-seulement un savant, un sorcier, c'est un prêtre, presque un dieu ; c'est le grand Cophte. Quel est le but de ces sociétés secrètes, de cette franc-maçonnerie épurée qui couvre le monde comme un réseau ? On le dit tout bas, c'est la destruction des trônes. Quelle est la devise des affiliés? Trois lettres : L. P. D. Que veulent dire ces trois lettres? On n'en sait rien encore. On le saura plus tard. *Lilia pedibus destrue.* Brisez les lis sous vos pieds. En attendant on fait

partout grande fête au faiseur d'or, qui dans ses moments perdus prédit comme Cazotte, et magnétise comme Mesmer.

Mais ce n'est pas le tout que de faire de l'or, que de guérir par l'imposition des mains, que de prophétiser comme Ézéchiel et comme Élie, que de lire dans les lignes de la physionomie les bons et les mauvais instincts de l'âme. Voilà Montgolfier qui a trouvé le moyen de voyager en l'air, de traverser l'espace qui jusqu'alors n'a appartenu qu'à la foudre, aux nuages et aux oiseaux. Voilà Montgolfier qui crée l'aérostat, qui invente le ballon.

Ce n'est pas d'hier que l'on cherche ce que vient de trouver Montgolfier. De tout temps l'homme a été tourmenté du désir de commander à l'espace. En 1280, Albert le Grand indique dans ses traités une machine des plus ingénieuses, qui a pour but de s'élever dans les airs; au xe siècle, Mendoza en indi-

que une autre ; vers le milieu du XVII[e], Schott conçoit dans sa magie universelle la possibilité de s'élever en renfermant dans un vaisseau quelconque un air plus subtil et plus léger que celui dans lequel nous vivons. En 1670, le père Lassa croit avoir résolu le problème au moyen de quatre globes de cuivre dans lesquels on aurait fait le vide. En 1676, le *Journal des Savants* explique un appareil du même genre, imaginé par un nommé Besnier. En 1679, l'Italien Borelli présente à la reine Christine un ouvrage dans lequel il prétend avoir trouvé le secret de la navigation aérienne. En 1729, le jésuite Gusman prouve par ses calculs que cette navigation est praticable. En 1772, Desforges, chanoine d'Étampes, annonce dans les gazettes qu'il a trouvé un cabriolet volant. Enfin en 1779, Blanchard essaye de s'enlever de terre par le seul secours de la mécanique, mais il ne peut obtenir une as-

cension de plus de vingt pieds, ce qui ne l'empêche pas de construire, en 1780, une immense machine, à laquelle il donne le nom de vaisseau volant, mais dont il n'ose pas même se servir.

C'est à Montgolfier qu'est réservé l'honneur de l'invention des aérostats. Architecte et fabricant de papier en grand, il a lu le livre de Priestley sur les différentes espèces d'air, et il est à son tour frappé de la possibilité de rendre l'air navigable à l'aide d'un gaz plus léger que l'air atmosphérique. Montgolfier a un frère : les deux frères se réunissent en novembre 1782 ; ils font leur première expérience à Avignon : elle est simple et sans frais. Ils brûlent des allumettes soufrées à l'orifice d'une calotte sphérique en papier, et la calotte monte à l'instant : le secret est découvert, le mystère approfondi. Le 5 juin 1783, ils feront un essai public de leur découverte en présence

des députés des états du Vivarais et de toute la ville d'Annonay. Cette fois ce n'est plus une calotte en papier, c'est un appareil en toile, monté sur bois et sur fil de fer, ayant trente-cinq pieds de diamètre et pesant cinq cents livres. En dix minutes, à l'aide d'une douzaine de bottes de paille mouillée que l'on brûle sous l'orifice du ballon, il monte, aux applaudissements et aux bravos des assistants, à la hauteur de mille toises. Maintenant c'est à Paris, c'est en présence du roi et de la reine qu'il faut que l'expérience se renouvelle. Un ballon de la taille du premier est lancé, emportant un mouton, un canard et un coq ; il monte à deux cents toises, s'y soutient vingt-sept secondes, et va tomber dans le bois de Vaucresson.

L'expérience a si bien réussi et a produit une telle impression, qu'une médaille est frappée à l'effigie des deux frères.

Enfin, en 1784, ce n'est plus un mouton,

un canard et un coq exposés dans le voyage aérien, c'est Montgolfier lui-même qui se hasarde dans un aérostat de cent deux pieds de diamètre sur cent vingt-six de hauteur.

Le troisième élément est soumis; quarante ans plus tard la vapeur domptera le quatrième.

Que dirons-nous du chevalier ou de la chevalière d'Éon? Rien, sinon qu'après avoir servi le roi et la France comme ambassadeur et comme capitaine, un secret d'État qui ne fut jamais approfondi donna l'ordre à un des plus habiles diplomates et des plus hardis chevaliers du temps de se métamorphoser en femme. Dès ce moment, le chevalier devint la chevalière d'Éon et se montra partout, à la ville et à la cour, avec des habits de femme; une querelle qu'il ou qu'elle eut sous ce costume à l'Opéra le fit envoyer au château de Dijon, qu'il ne quitta que pour retourner à Londres. C'est là où il est à

l'époque où nous sommes arrivés, et sa dispute avec Beaumarchais occupe Paris.

C'est que Beaumarchais va faire jouer *le Mariage de Figaro,* qui doit être un nouveau scandale ajouté aux scandales nombreux dont s'émaille la vie de l'auteur.

Voulez-vous savoir comment on parle de l'auteur et de la pièce dans Paris ?

Écoutez ce qu'on en dit avant la représentation.

« 12 *juin* 1783. — Depuis qu'on a parlé du projet de Beaumarchais, de faire jouer à la cour *la farce* du *Mariage de Figaro,* suite du *Barbier de Séville,* il s'en est fait dix ou douze répétitions aux Menus, et c'est sur le théâtre de cet hôtel que la représentation doit en avoir lieu demain par les comédiens français. Tous les grands, tous les princes, tous les ministres, toutes les jolies femmes sont averties par des billets avec une figure

gravée de Figaro dans son costume, et l'auteur se flatte que la reine même honorera le spectacle de sa présence. Du reste, il est si attaché à son ouvrage, qu'il n'en veut rien retrancher, qu'il veut y conserver toutes les ordures les plus grossières dont il est rempli ; elles doivent, à son gré, en faire le succès, et au jugement des connaisseurs impartiaux, elles fatigueront enfin par la longueur excessive de la pièce, dont la représentation sera de trois heures au moins. »

« 13 *juin.* — Ce matin, jour auquel on devait exécuter *le Mariage de Figaro,* M. le duc de Villequier a fait signifier à tous les acteurs de la pièce qu'ils eussent à s'abstenir d'y jouer, conformément à un ordre du roi, qui défend à tous les comédiens, soit français, soit italiens, d'exécuter cette pièce en aucun lieu, et pour qui que ce soit, à peine *d'encourir l'indignation de Sa Majesté.* »

« *14 juin.* — Le sieur de Beaumarchais est d'autant plus sot de se voir frustré des applaudissements qu'il attendait, que le roi paraît s'être fait un plaisir de ne faire connaître ses intentions qu'au moment même où la pièce allait être jouée. Sa Majesté s'en était réservé le secret, au point que M. le comte d'Artois s'était mis en route pour voir *le Mariage de Figaro,* dans la plus parfaite confiance, et n'a appris la défense qu'à son arrivée à Paris.

« Ceux qui ont vu les répétitions assurent qu'il y a non-seulement beaucoup d'ordures, mais encore des tirades indécentes contre différents corps, contre la magistrature, contre les ambassadeurs. Ils ajoutent que cette pièce, encore plus farce que *le Barbier de Séville,* aurait fait rire dans quelques endroits, mais le plus souvent aurait ennuyé; qu'elle est pleine de choses de mauvais goût, d'expressions forgées, de propos burlesques, de

proverbes retournés, en un mot que c'est un amphigouri si jamais il en fut. »

Un an s'écoule : à force de démarches, de sollicitations, et surtout d'intrigues, Beaumarchais surmonte tous les obstacles et obtient la levée de l'interdit ; on est arrivé au jour de la représentation. Paris est bouleversé de cet événement. Voyons ce que disent les journaux du temps.

« 27 *avril* 1784. — Ç'a sans doute été aujourd'hui pour le sieur de Beaumarchais, qui aime le bruit et le scandale, une grande satisfaction de traîner à sa suite non-seulement ses amateurs et curieux ordinaires, mais toute la cour, mais les princes du sang, mais les princes de la famille royale, de recevoir quarante lettres, en une heure, de gens de toute espèce qui le sollicitaient pour recevoir des billets d'auteur et lui servir de *battoirs;*

de voir madame la duchesse de Bourbon envoyer dès onze heures des valets de pied au guichet attendre la distribution des billets indiquée pour quatre heures seulement; de voir des cordons bleus confondus dans la foule, se coudoyant, se pressant avec les Savoyards afin d'en avoir; de voir les femmes de qualité, oubliant toute décence et toute pudeur, s'enfermer dans les loges des actrices dès le matin, y dîner, et se mettre sous leur protection dans l'espoir d'entrer les premières; de voir enfin la garde dispersée, les portes enfoncées, des grilles de fer même, n'y pouvant résister, se briser sous les efforts des assaillants.

« Mais le triomphe véritable pour lui, ç'a été de faire lever une défense du roi de jouer sa pièce, donnée par écrit il y a un an, et signifiée avec une solennité qui semblait en faire et caractériser une affaire d'État. Et dans quelle circonstance?

« Lorsque l'auteur le plus honnête n'aurait osé proposer une pareille pièce, par la crainte d'allusion aux bruits qui ont affligé l'année dernière la famille royale, et qui pouvaient rappeler une calomnie atroce; lorsque du moins aucun censeur n'aurait pris sur lui de laisser subsister un incident prêtant si fort à la malignité du spectateur.

« Quoi qu'il en soit, on juge bien qu'avec cet empressement général la salle a été remplie de bonne heure. A ces séances tumultueuses il arrive toujours quelque distraction qui occupe le public. C'est ainsi que M. le bailli de Suffren ayant paru, il a été applaudi avec les mêmes transports qu'hier à l'Opéra. Mais ce qui a beaucoup diminué le mérite de cet enthousiasme et indigné les vrais patriotes, ç'a été de voir la dame Dugazon, qui, rétablie de sa honteuse maladie, ne s'était pas encore montrée au spectacle, occasionner les mêmes transports que le héros.

« Quant à la comédie, le plus grand nombre des spectateurs s'attendait bien qu'elle serait mauvaise, mais non aussi longue; on croyait qu'elle occuperait la durée ordinaire du spectacle, puisque les comédiens n'avaient pas annoncé de petite pièce. On ne s'imaginait pas qu'elle serait prolongée depuis cinq heures et demie jusqu'à dix heures. Et pourquoi faire? Pour nous peindre un grand seigneur au milieu de sa valetaille qui le dupe, le joue, et le bafoue durant tout ce temps. La seule présomption d'occuper le public français pendant plus de quatre heures avec une farce aussi dégoûtante méritait d'être sifflée. Il y a bien eu des huées, des sifflets même, mais très-modérés quoique fréquents, et l'on ne sait ce qui a dominé le plus, ou de l'impudence du sieur Beaumarchais, ou de la patience des spectateurs.

« *Monsieur* a paru s'ennuyer beaucoup de cette *folle journée*. Quant au comte d'Artois,

on sait qu'il s'était déjà opposé à la représentation, en disant au roi que c'était une vilenie et une infamie.

« Malgré cela, comme la pièce, encore bien inférieure au *Barbier de Séville*, n'a pas éprouvé à beaucoup près les mêmes contrariétés, on ne serait pas surpris qu'à la faveur surtout des accessoires, du chant, de la danse et des décorations, de la satire vive, des obscénités du flagorneur pour le parterre, dont cette nouvelle facétie comique est mêlée, elle allât loin et eût beaucoup de représentations. »

Trois jours s'écoulent et passent sur la représentation. Ouvrons le même journal, et voyons si la haine est calmée.

« 1er *mai.* — Les comédiens, pour satisfaire l'avidité du public, ont joué, jeudi et vendredi, *le Mariage de Figaro.* Tout le

monde veut voir cette pièce, et il n'est personne qui n'en dise du mal en sortant. Les plus modérés s'en tiennent à la trouver excessivement longue, cependant elle est raccourcie d'environ une demi-heure. L'intrigue n'en est pas plus claire; elle est tellement compliquée, qu'aucun spectateur ne peut s'en rendre compte, et qu'il n'est point de journaliste qui ait osé l'entreprendre. Du reste, elle se passe, comme on l'a observé, entre des personnages si bas et si méprisables, qu'elle ne peut exciter aucun intérêt, même de curiosité, surtout pendant un espace de temps qui embrasse le double de la durée d'une comédie ordinaire.

« Le comte *Almaviva,* qui veut débaucher la fiancée de *Figaro,* femme de chambre de la comtesse; la comtesse, qui veut séduire un jeune page, et le jeune page qui veut trousser les cotillons à toutes celles qu'il rencontre; et pour comble de turpitude, *Figaro*

qui se trouve avoir couché avec une vieille sorcière de *Marceline,* qu'il découvre être sa mère : tel est le canevas de la pièce, dont les incidents, quelquefois ingénieux et piquants, s'ils étaient neufs, sont empruntés de sept ou huit comédies, entre autres, de *la Gageure imprévue* de M. Sedaine, et du *Barbier de Séville* lui-même. Tout ce fond est couvert d'une infinité de détails, où certaines gens trouvent beaucoup d'esprit, mais où les connaisseurs les plus exercés et plus difficiles ne remarquent qu'un abus continuel d'esprit. Quant au style, il est tout à fait vicieux et détestable. L'auteur, suivant qu'il lui convient, rajeunit de vieux mots ou en forge de nouveaux, mêle des expressions d'un persiflage fin et délicat avec les propos grossiers et triviaux des halles, d'où il résulte une bigarrure vraiment originale et qui n'appartient qu'à lui.

« En un mot, dans cette pièce, tenant

beaucoup de la vieille comédie bouffonne et non gaie, satirique et non critique, où l'on prêche le vice loin de chercher à en corriger, le poëte paraît avoir eu pour but véritable d'insulter à la fois au goût, à la raison et à l'honnêteté publique, et en cela, il a parfaitement réussi. »

Beaumarchais n'était pas au bout. A la cinquième représentation, une surprise l'attendait. Tout à coup, au moment où on va lever le rideau, il se détache des quatrièmes loges des imprimés qui volent par toute la salle. Grande rumeur, c'est à qui en aura. Le parterre ondule comme une mer, les spectateurs des premières sortent à moitié des loges; ceux des galeries risquent de se précipiter pour attraper quelques-uns de ces imprimés.

Qu'on se rassure, tout le monde aura le sien, Beaumarchais lui-même.

Voici ce qu'on y lit :

Je vis hier du fond d'une coulisse
L'extravagante nouveauté
Qui, triomphant de la police,
Profane des Français le spectacle enchanté.
Dans ce drame honteux, chaque acteur est un vice
Bien personnifié dans toute son horreur :
Bartholo nous peint l'avarice ;
Almaviva, le suborneur ;
Sa tendre moitié, l'adultère ;
Le *Doublemain*, un plat voleur ;
Marceline est une mégère ;
Basile, un calomniateur ;
Fanchette... l'innocente est trop apprivoisée ;
Et tout brûlant d'amour, tel qu'un vrai *Chérubin*,
Le page est, pour bien dire, un affreux libertin,
Protégé par *Suzon*, fille plus que rusée,
Greluchon de la femme et mignon du mari.
Quel bon ton ! Quelles mœurs cette intrigue rassemble !
Pour l'esprit de l'ouvrage... il est chez *Brid'oison ;*
Et quant à *Figaro*... le drôle à son patron
Si scandaleusement ressemble,
Il est si frappant qu'il fait peur.
Mais pour voir à la fin tous les vices ensemble,
Le parterre, en *chorus*, a demandé l'auteur.

Ayez donc un grand talent, presque du génie; faites donc une comédie qui restera comme un modèle d'intrigue et d'originalité, voici le fruit que vous en recueillerez.

Il est juste aussi de dire que l'auteur s'appelait M. Caron de Beaumarchais.

De l'homme de talent, passons à l'homme de génie.

VI

Mirabeau.

Nous avons nommé Mirabeau comme un des hommes dont s'occupe cette époque si occupée.

Mirabeau est en prison à Vincennes.

C'est déjà une célébrité que Mirabeau — célébrité étrange, scandaleuse — dans lequel nul n'entrevoit encore le tribun de 1789, le législateur de 1791, mais dans lequel tout le monde devine quelque chose d'immense qui éclatera un jour.

Arrêtons-nous donc un instant à Mirabeau. Cinq ans écoulés, nous le retrouverons, et ce que nous aurons dit ici sera besogne faite.

Honoré-Riquetti-Gabriel, comte de Mirabeau, est né le 9 mars 1749.

Il a trente-cinq ans.

Pour bien connaître cet homme étrange, ce n'est pas Mirabeau lui-même qu'il faut lire, ce sont les lettres merveilleuses de son père et de son oncle. C'est un beau travail publié sur le grand orateur par un grand poëte.

La mère de Mirabeau manque de perdre la vie en le mettant au monde.

Pourquoi?

Demandez au médecin. La tête de l'enfant était trop grosse; d'ailleurs il naît avec un pied tordu, cet homme qui du pied ébranlera le trône.

Il naît avec le filet, cet orateur qui remuera tout un peuple avec sa parole.

Il faut lui remettre le pied, il faut lui couper le filet; il naît, non comme Henri IV avec deux incisives, mais avec deux molaires.

On lui donne pour nourrice une maîtresse femme, une verte et robuste maréchale qui a essayé de deux maris, mais dont les maris n'ont pu durer, dit le marquis de Mirabeau, et qui, malgré sa viduité, continue de tenir sa forge et bat l'enclume par passe-temps et pour s'allonger les bras.

Le 10 février 1750, le marquis de Mirabeau, père de notre bambin, écrit au bailli, son frère :

« Je n'ai rien à te dire de mon énorme fils, sinon qu'il bat sa nourrice, qui le lui rend bien; ils se gourment à qui mieux mieux, ce sont deux bonnes têtes ensemble. »

A l'âge de trois ans, Gabriel, c'est le nom

que lui donne son père, a la petite vérole confluente maligne, aussi désastreuse qu'elle peut être : elle laboure, trouc, creuse la figure de l'enfant; sa mère étend sur tout ce ravage un collyre de son invention, qui stéréotype la laideur sur ses joues sillonnées, cicatrisécs et comme brûlécs par la foudre.

Il descend de cette race de Titans qui a essayé d'escalader l'Olympe.

Aussi le père écrit-il à l'oncle :

« Ton neveu est laid comme Satan. »

Tout hideux qu'il est, on lui donne un précepteur, comme on doit faire pour un fils de bonne maison. Un jour, le professeur, avec l'impertinente confiance d'un pédagogue, dit à son élève, âgé de cinq ans, d'écrire ce qui lui passera par la tête.

L'enfant prend un papier, trempe la plume

dans l'encre, et écrit ces préceptes à son propre usage :

« Monsieur moi,

« Je vous prie de prendre attention à votre écriture et de ne pas faire de pâtés sur votre exemple, d'être attentif à ce qu'on fait, obéir à son père, à son maître et à sa mère, ne point contrarier. Point de détours, de l'honneur surtout. N'attaquez personne hors qu'on ne vous attaque; défendez votre patrie, ne soyez point méchant avec les domestiques, ne familiarisez pas avec eux ; cacher les défauts de son prochain, parce que cela peut arriver à soi-même. »

Le père fait mettre l'exemple dans un cadre, afin, dit-il, que le petit, devenu grand, se souvienne qu'à l'âge de cinq ans il ne savait que de bonnes choses.

A sept ans, il reçoit la confirmation.

Au repas qui suit la cérémonie, on lui explique que Dieu ne peut pas faire les contradictoires, c'est-à-dire un bâton qui n'ait pas deux bouts.

Le nouveau confirmé réfléchit un instant.

— Qu'est-ce donc qu'un miracle alors? répondit-il.

— Comment, qu'est-ce qu'un miracle?

— Oui, si ce n'est un bâton qui n'a qu'un bout?

Sa grand'mère ne lui pardonna jamais cette réponse, et, dès lors, prédit qu'il finirait mal.

Ce n'était point chose facile à faire que l'éducation d'un enfant qui jetait au nez de ses rhéteurs de pareilles reparties.

Aussi, maître Poisson, gouverneur du jeune Gabriel, tomba-t-il malade à la peine.

Cette maladie désespère le marquis.

— Poisson mourra, dit-il, et je m'achemi-

nerai, traînant mon fils à la ceinture, sans savoir à quelle rivière je le jetterai.

Poisson ne meurt pas. Un an après, *M. le comte,* à qui on n'ose plus donner le nom de Gabriel, le nom d'un ange, M. le comte continue à croître, à enlaidir et à riposter.

Le 21 septembre 1758, le marquis de Mirabeau écrit à la comtesse de Rochefort :

« Mon fils, dont le corps croît, dont le babil s'accroît et dont la figure s'enlaidit à merveille, est de plus laid en plus laid avec recherche et prédilection, et en outre, pérorant à perte de vue. Sa mère lui faisait avant-hier quelque antidéclaration de la part de sa femme future. Il lui répondit qu'il espérait qu'elle ne le considérerait pas au visage.

« — Et où veux-tu donc qu'elle te regarde ? demanda ingénument sa mère.

« Et tous de rire.

« — Le dessous aidera le dessus, répondit le bambin.

« Et nous de rire de plus belle. »

Sa mère est battue ; elle lui reproche de faire de l'esprit.

— Maman, dit l'enfant, l'esprit est comme la main : qu'elle soit belle ou laide, elle est faite pour s'en servir et non pour la montrer.

Au reste, il est doux et facile, mais ne dévie pas de son chemin ; on dirait qu'à son âge, il s'est tracé un plan. Sa devise est celle du philosophe grec : *Frappe, mais écoute.*

« Quoique turbulent, dit le marquis, qui semble deviner par tous les détails qu'il nous donne sur lui que son fils sera un jour un grand homme, quoique turbulent, il est doux et facile, mais d'une facilité qui verse à l'ignavie. Comme il ne ressemble pas mal à Polichi-

nelle, étant tout ventre et tout dos, il me paraît très-apte à faire la manœuvre de la tortue : il présente l'écaille et se laisse frapper. »

A onze ans, le petit, devenu plus grand et plus fort, mais toujours demeuré aussi laid, prend part à une course que donne le duc de Nivernais, et gagne le prix de la course.

Ce prix est un chapeau. Mirabeau prend le chapeau d'une main, ôte son bonnet de l'autre, et, coiffant de ce bonnet presque neuf un enfant qui se trouve près de lui et qui n'a ni bonnet ni chapeau :

— Tiens, dit-il, je n'ai pas deux têtes.

Résumons dix lettres du marquis, et voyons ce que devient Mirabeau en grandissant.

« Cet enfant promet, en vérité, un fort

joli sujet, cela ne fait que de naître, et l'extravasement est déjà marqué. C'est un esprit de travers, fantasque, fougueux, incommode, penchant vers le mal avant de le connaître et d'en être capable.

« C'est un cœur haut, sous une jaquette de bambin ; cela a un étrange instinct d'orgueil, noble pourtant : c'est un embyron de matamore ébouriffé qui veut avaler tout le monde avant d'avoir douze ans.

« C'est un type profondément inouï de bassesse, platitude, absolu, et la qualité de chenille raboteuse et crottée qui ne se déchenillera pas.

« C'est une intelligence, une mémoire, une capacité qui saisissent, ébahissent, épouvantent.

« Puis, avec cela, un rien enjolivé de fadaises qui donnera de la poudre aux yeux des caillettes, mais ne sera jamais un quart d'homme, si par aventure il est quelque chose.

« En somme, cela peut s'appeler en bon français un enfant mal né, qui me paraît, du moins jusqu'à ce temps, ne devoir être qu'un fou presque invinciblement maniaque en sus de toutes les qualités viles de sa souche maternelle. Comme il va maintenant chez nombre de maîtres choisis et que, depuis le confesseur jusqu'au camarade, tout est autant de correspondants qui m'informent, je vois le naturel de la bête, et je ne crois pas qu'on en fasse jamais rien de bon. »

Ceci est écrit de 1761 à 1763. Mirabeau a quatorze ans.

Il a eu contre lui, jusque-là, son professeur Poisson, sa belle-mère madame de Pailly, plus un vieux domestique nommé Grévin, qui le charge en toute chose, on ne sait pourquoi.

Ainsi la lutte prendra cet homme au berceau, et ne le quittera qu'à sa tombe; lutte

croissant sans cesse, car après la lutte de l'enfance, viendra celle de la jeunesse, puis enfin celle de l'âge mur.

Jusque-là, au reste, il a pris patience ; une main l'a soutenu, celle de son père.

Mais peu à peu cette main se retire de lui.

« Poisson le manque, il en est dépassé ; il ne le peut lâcher ni tenir davantage. Au milieu de mes perplexités, j'ai pris un parti mitoyen ; j'ai déterminé l'honnête Sigrais (ancien officier supérieur retiré), dont tu connais l'encolure, à m'aider ; il en tirera le parti le plus avantageux que son étoffe le comporte, car il a, comme certaines poires, un quartier pierreux et l'autre mou. »

Mais ce n'est point assez pour les ennemis de l'enfant. Mirabeau, enfant, a des ennemis comme Hercule. On persuade au marquis

que le régime est trop doux, que son fils mérite la maison de correction ; plus tard on hasarda le château d'If.

Le 2 juin 1764, le père écrit à l'oncle :

« Tu connais l'âme noble et presque romanesque de Sigrais. Il se laisse prendre au naturel entrant et dévorant de ce maraud ; il est saisi, il est fasciné ; il vante cette mémoire qui absorbe tout, sans vouloir comprendre aussi que le sable reçoit toutes les empreintes, et qu'il ne s'agit point de recevoir, mais de retenir et garder. Il magnifie sa bonté de cœur, il loue son esprit de perroquet ; enfin il me l'achève, et j'y vais pourvoir. »

Quelques semaines après, le marquis est débarrassé du comte. Il respire :

« Ah ! mon rude fils est enfin en rési-

dence bien appropriée à ses mérites. J'ai voulu lui donner la dernière façon par l'éducation publique. Je l'ai mis chez l'abbé Choquart (pension militaire).

« Cet homme est roide, et force les punitions dans le besoin : je lui ai dit de ne pas les épargner. Ce dernier essai fait et rempli, s'il n'y a pas d'amendement, comme je n'en espère point, je le dépayserai à forfait.

« Au reste, je n'ai pas voulu qu'un nom habillé de quelque lustre fût traîné sur les bancs d'une école de correction; j'ai fait inscrire l'insensé sous le nom de Pierre Buffière; ce monsieur a récalcitré, pleuré, ratiociné en pure perte : je lui ai dit de gagner mon nom, que je ne lui rendrai qu'à bon escient. »

Voilà M. le comte de Mirabeau qui n'est plus que Pierre Buffière. On a forcé l'aristocrate de donner sa démission de noble, on le

fait peuple, soit; en temps utile il se souviendra qu'il l'a été.

Le prince de Conti va visiter la pension militaire où se trouve Mirabeau. On lui présente Pierre Buffière; il l'interroge, lui trouve à son égard une hauteur qui l'étonne.

— Mais que ferais-tu donc, si je te donnais un soufflet? dit le prince au jeune homme.

— Cette question eût été embarrassante avant l'invention des pistolets à deux coups, répond le jeune homme au prince.

Mirabeau grandit, il va avoir dix-huit ans. Le marquis décide qu'il en fera un homme d'épée, et il écrit au comte du Saillant :

« Votre beau-frère va changer de lisière; il va entrer dans une école un peu rude que le marquis de Beuvron m'a indiquée.

« C'est dans Berry cavalerie, sous le jeune marquis de Lambert, qui est un homme rare, redouté pour son exactitude; il les

prend comme volontaires et les met sous main forte. »

« En effet, le 19 juillet 1767, Mirabeau est incorporé dans le régiment du marquis de Lambert ; il va sans dire que c'est toujours sous le nom de Pierre Buffière.

Au reste cet état lui plaît ; il écrit à madame du Saillant, sa sœur :

« Ce que je suis né, ou je me trompe fort, c'est homme de guerre, parce que là seulement je suis froid, calme, gai, sans impétuosité, et je sens moi-même que je grandis beaucoup. »

Tout va bien. Malheureusement l'homme de guerre joue et perd quarante louis au jeu.

— Ah ! le voilà bien moulé sur le type de sa race maternelle, s'écrie son père, qui

mangerait vingt héritages et douze royaumes si on les lui mettait sous la main. Mais je n'endurerai qu'autant que je voudrai, et une geôle bien fraîche et bien close va modérer son appétit et amincir sa toilette.

Voyez-vous se dessiner à l'horizon la silhouette du château d'If?

En attendant, c'est à l'île de Rhé qu'on l'envoie. On proposait bien les colonies hollandaises, Surinam, d'où l'on ne revient pas, et « où l'on a du moins la sûreté de ne jamais voir reparaître sur l'horizon un malheureux né pour faire le chagrin de ses parents et la honte de sa race, » dit le marquis.

M. de Choiseul s'oppose à cet exil, qui lui paraît bien grave pour un jeune homme. Il propose de charger Pierre Buffière de porter un ordre au maréchal de Senneterre, à la Rochelle, lequel maréchal de Senneterre le fera arrêter et conduire à l'île de Rhé.

Cromwell aussi veut un soir partir pour

la Jamaïque. Le roi Charles Ier s'y opposa.

Laissez partir Cromwell pour la Jamaïque, et Mirabeau pour Surinam, et tâchez de nous dire ce que leur absence du long parlement et de la constituante amènera de changements dans l'histoire d'Angleterre et dans celle de la France!

Qu'a-t-il donc fait pour être enfermé à l'île de Rhé?

Il a perdu quarante louis au jeu.

Il a été le rival d'amour de son colonel, qui a refusé de lui rendre raison.

Enfin, poussé à bout par une caricature grossière que le marquis de Lambert a faite ou fait faire contre lui, il a quitté son poste, étant de garde, et est revenu à Paris.

— Au reste, c'est le sang de Mirabeau, dit le père, qui de temps en temps se sent repris pour ce jeune débauché de ce qu'il appelle une faiblesse.

« Je connais ma tempestive race, écrit-il au comte du Saillant, j'ai vu en quelque sorte la jeunesse du bailli, qui, pendant trois ou quatre ans, ne passait pas quatre jours de l'année hors de sa prison, et qui, sitôt qu'il voyait le jour, courait se perdre d'eau-de-vie, et, de là, tomber sur le corps de tout ce qu'il trouvait en son chemin, jusqu'à ce qu'on l'abattît et le portât en prison. Mais avec cela, il avait de l'honneur à l'excès, et ses chefs, gens expérimentés alors, promettaient toujours à la mère qu'il serait un jour excellent. »

Mais une fois en prison, tout le monde subit l'influence de Mirabeau, le bailli d'Aulon lui-même. Il donne à Pierre Buffière la permission de se promener dans la citadelle, et à cette époque Mirabeau écrit à sa mère :

« Mes affaires ont pris un tour plus favorable : le bailli d'Aulon, gouverneur de l'île,

sollicite la révocation de ma lettre de cachet; il paraît décidé que je passerai sous peu de temps en Corse. »

Il sort effectivement, et rencontre un officier qui s'est fait casser pour cause avilissante. L'officier, qui l'avait connu avant son procès, lui tend la main; Mirabeau retire la sienne. Il s'ensuit un duel et un coup d'épée pour l'officier.

Cette nouvelle exaspère le marquis. Il écrit, selon son habitude, au bailli :

« Le misérable Pierre Buffière est sorti du château de Rhé pire qu'il n'y est entré. Il s'est battu à la Rochelle, où il n'a été que deux heures, et il va sacrant, blessant, battant et vomissant une telle scélératesse qu'il ne s'est jamais rien vu de semblable. Ce misérable échapperait au diable. Il en a douze dans le corps. »

Enfin il arrive à Toulon.

« Il s'embarquera, dit son père, le 16 avril sur la plaine qui se sillonne d'elle-même. Dieu veuille qu'il n'y rame pas quelque jour. »

La campagne lui profite cependant dans l'esprit du marquis. Le 12 avril 1770, il écrit à son frère :

« Il a montré une valeur et une intelligence distinguées. Il aime son corps, ses chefs, et a beaucoup d'amis. Quant au talent et à l'esprit, une tête active et huit heures de cabinet par jour; mais Dieu sait quelle tête nous verrons ! »

Ainsi de temps en temps, des lueurs à l'aide desquelles le marquis entrevoit l'avenir.

Au milieu de tout cela, Mirabeau, enragé

de cette manie d'écrire qui tient sa famille, lance les premières pages qui soient sorties de sa plume, un *Éloge du grand Condé*, comparé à Scipion l'Africain.

Puis, il est en train d'écrire, sur les lieux, un ouvrage sur la *Domination génoise et les malheurs de la Corse*.

Pendant ce temps, la mère de Bonaparte berce sur ses genoux le futur conquérant du monde, qui vient de naître le 15 août 1769.

Le 8 mai Mirabeau est de retour à Toulon. Son père ne veut pas le voir, mais lui permet d'aller baiser la main de son oncle.

Le bailli, qui ignore la permission, refuse d'abord ; mais Mirabeau insiste.

« Hier au soir, 14 mai 1770, écrit le bailli, je fus tout surpris. Un soldat m'apporta un billet de M. Pierre Buffière, qui me demandait une heure pour me voir. Je lui fis réponse de venir. J'ai été enchanté de le voir,

mon cœur s'élargit beaucoup en le voyant. Je le trouvai laid, mais point mauvaise physionomie. Il a, derrière ses coutures de petite vérole et des traits qui se sont beaucoup changés, du fin, du gracieux et du noble. S'il n'est pas pire que Néron, il sera meilleur que Marc-Aurèle. »

En somme, au lieu d'une heure, il passe trois mois chez son oncle, qu'il regagne entièrement.

Le marquis est tout dépité.

« Le bon bailli l'a gardé plusieurs jours, écrit-il, et le romanesque qui parfume ce vaurien du haut en bas a monté à la tête pourtant bonne et forte de son oncle. Il en a été absorbé, ce sont ses termes, il en est enchanté ; le drôle a joué ses grandes marionnettes. Qu'il gagne son oncle, soit, il ne regagnera pas son père à si bon marché. »

Le vieux gentilhomme mit son honneur à tenir parole.

Un an après, M. de Monteynard écrivait au marquis de Mirabeau :

« Je viens de mettre sous les yeux du roi les représentations faites au sujet de monsieur votre fils, qui a rang de sous-lieutenant dans la légion de Lorraine. Sa Majesté a bien voulu écouter favorablement le compte que je lui ai rendu de son zèle, de sa bravoure et de son application, et elle lui a accordé le grade de capitaine. Il sera attaché, en cette qualité, au corps de dragons. »

Mais le marquis s'effraye de cette sinécure. Depuis la paix de 1763, il n'y a pas de guerre.

— Contre qui se battra-t-il ? demande le marquis. Qu'il me dise où sont les armées de merluches et de harengs contre lesquelles il

va tirer l'épée. Croit-il que j'aie assez de fonds pour lui donner des batailles comme Arlequin et Scaramouche?

Le marquis ne veut donc pas d'un général dans sa famille. Il veut un économiste.

« Dis à ton neveu *l'Ouragan*, écrit le marquis, que je ne veux pas de rêveries romanesques, de voyages dans les planètes et d'amusements infructueux; c'est le travail et son succès qui font plaisir. Les cinq sens de nature nous furent donnés pour aider au travail : la vue, le tact et le goût, pour discerner les objets; l'ouïe, pour correspondre; et le plaisir, qui n'est qu'une virgule dans toute cette phrase-là, ne peut aller qu'après le besoin.

« Au reste, prends-y garde. Une bouteille ficelée depuis vingt ans ne peut pas être tout à coup et pleinement débouchée, car tout s'en irait. »

Le premier travail que le marquis indique à son fils, c'est un travail sur la terre de Mirabeau. Le jeune homme obéissant se met à la besogne.

« M. le comte *la Bourrasque,* répond le bailli, travaille comme un forçat à se mettre la terre de Mirabeau dans la tête; le drôle y mord bien, il fait des plans de campagne contre la Durance; c'est l'écrivain le plus abondant, le plus rapide : il m'a usé en huit jours ma provision de papier de huit mois. »

Au bout de trois mois de séjour chez son oncle, le père de Mirabeau consent enfin à le voir.

« Je l'ai reçu, dit le père, avec bonté et même avec attendrissement; je l'ai averti qu'il était temps de détendre ses veines enflées de bien-être et de bonne chère, quoique

sa mine grotesque émoussât souvent mon éloquence. Je l'ai fait pérorer sur toute chose en sérieux tantôt doux, tantôt sévère. Je fais succéder l'un à l'autre pour manier la bouche de cet animal fougueux ; je ne connais que l'impératrice de Russie avec laquelle cet homme peut être bon encore à marier. »

En effet, il s'apprivoise, et le 8 octobre 1770 il autorise Pierre Buffière à reprendre son nom de Mirabeau.

Après une pareille faveur, Mirabeau n'a plus rien à refuser à son père : il se livre à l'étude des lois, à l'administration rurale.

« *C'est le démon de la chose impossible,* dit son père ; il est à quatre heures du matin à cheval, sur les montagnes, dans les fondrières ; il est penché à minuit sur des règlements inextricables de comptes ; *il réduirait*

le diable, et fait au bout du compte de la bonne besogne. »

Il fait si bien sa besogne, que le marquis se décide à le conduire à Paris et à le présenter à la cour.

« Le voilà lancé dans les présentations, écrit le père : Dieu sait comme il s'y démène ; il est trois jours par semaine à Versailles ; il n'usurpe rien et atteint tout. Au fond, puisque c'est un homme à qui l'action est nécessaire, autant qu'il se remue là-bas qu'ici ; il est très-propre, son allure étant respectueuse et point familière ; on l'a prévenu pour la chasse, les carrosses, le souper ; tout le monde est son parent ; les Guennerie, les Carignan, les Noailles ; ils trouvent qu'il a plus d'esprit qu'eux tous, ce qui n'est pas habile de sa part. Je n'ai pas du tout l'intention qu'il vive à la cour, qu'il y fasse comme

les autres le métier d'arracher ou de dérober sa substance au roi, de patrouiller dans les fanges de l'intrigue, de patiner sur les glaces de la faveur; mais il faut pour mon but même qu'il voie ce dont il s'agit. Du reste, quand on me dit, à moi qui n'ai jamais voulu m'*enversailler*, pourquoi je l'y laisse aller si jeune, je réponds qu'il est d'une autre argile que moi, oiseau hagard dont le nid fut entre quatre tourelles; que là il n'extravaguera qu'en bonne compagnie. Soi-disant, tant que je l'ai vu à gauche je l'ai caché, sitôt que je l'ai trouvé à droite il a son droit; qu'au reste, comme depuis cinq cents ans on a toujours souffert des Mirabeau qui n'ont jamais été faits comme les autres, on souffrira encore celui-ci, qui, je le promets, ne descendra pas le nom. »

Mirabeau revient en province après trois ou quatre mois de séjour à Versailles; son

père est convalescent d'une dangereuse maladie; cette convalescence mérite bien une fête : cette fête, il la conçoit et la dirige. Son père l'en remercie dans une lettre au bailli :

« La Providence s'est moquée de moi, dit-il, en me faisant progéniteur d'un poussin d'abord et longtemps oiseau de proie, qui à présent se fait canard privé de basse-cour, qui barbote, jabote, crie et nage après les mouches. Cet animal s'est institué artisan de fêtes : aujourd'hui même, il m'amène à une grand'messe à travers les escopetades; et au moment où je vous écris, toute la paroisse mange dans la cour sans fourchette. »

Un an après, il est question de marier le neveu *l'Ouragan*.

Son père écrit.

« L'incrusté museau de mon fils, avec

toutes ses grâces tant naturelles qu'acquises, a trouvé en province, où je l'avais envoyé pour faire peur à des vassaux insolents, à se faire accepter, désirer, et enfin rechercher en mariage. »

Le 22 juin 1772, il épouse Marie-Émilie de Coact de Navignane.

« Brune et même un peu moricaude, dit le marquis, ce grand faiseur de portraits; de beaux yeux, de beaux cheveux, des dents pas belles, mais un joli rire continuel. »

La femme avait cinq mille livres de rente, le mari trois mille : ces deux revenus réunis firent cent mille francs de dettes au bout d'un an; alors la haine un instant amortie de son père aiguise de nouveau ses dents et mord de plus belle.

Mirabeau est interdit et envoyé en exil à Manosque.

Là il se prend de jalousie, et cela non sans quelque raison, pour le chevalier de Gassaud. La jalousie de Mirabeau, comprenez-vous ce que c'est? C'est un duel à mort. L'épée de Mirabeau avait une certaine réputation en province. Le père du chevalier accourt, prie, supplie Mirabeau; il lui confie qu'un esclandre rompra un mariage avantageux sur le point d'être traité entre le chevalier de Gassaud et la fille du marquis de la Tourette. Mirabeau est l'homme des extrêmes : non-seulement il ne nuira pas au mariage, mais il le nouera; il est l'ami du marquis de la Tourette, il oublie ou ne veut plus se souvenir qu'un lien légal le retient; il monte à cheval, fait vingt lieues en quatre heures, obtient la promesse du marquis de la Tourette, et revient comme Régulus chercher son tonneau de clous.

Malheureusement sur la route il rencontre le baron de Villeneuve Moans, se prend de querelle avec lui, se trouve insulté, lui demande satisfaction, n'obtient qu'un refus, et, voyant que l'épée est inutile avec un pareil homme, lui casse sa canne sur le dos.

Il y avait des témoins, il y eut procès; les témoins déclarent qu'ils ont vu M. de Mirabeau battant M. de Villeneuve Moans à Grasse. Si Mirabeau a battu M. de Villeneuve Moans à Grasse, c'est qu'il a quitté Manosque, où il est exilé. Il a rompu son ban, il mérite punition.

La punition ne se fit pas attendre. Mirabeau pour ces sortes de choses avait une chance extraordinaire. La scène a eu lieu le 26 juin 1774; le 23 août il est arrêté et conduit au château d'If.

Cette fois, comme toujours, Mirabeau trouve un défenseur dans son oncle.

« Quoi donc de si extraordinaire, écrit le bailli, que le petit-neveu de nos oncles et le petit-fils de nos pères se soit donné le soin de vergeter avec un bâton l'habit d'un insolent gentilhomme soi-disant, lequel avait son habit sur le dos, et jugea à propos d'instruire MM. les maréchaux de France des frais faits pour sa toilette par M. le comte *la Bourrasque ?* »

Au reste, le marquis a été au moins pour moitié dans l'incarcération de son fils. Ce n'est jamais qu'à contre-cœur qu'il revient à lui, et c'est toujours à cœur joie qu'il s'en éloigne. C'est lui qui demande pour son fils la privation de toute nouvelle, la rupture de toute communication du dehors.

Malgré cela, Mirabeau a reçu des lettres; le marquis furieux apprend cette infraction à ses ordres ; il cherche, il interroge, il veut

savoir à toute force comment ces lettres sont parvenues ; il l'apprend enfin.

« En demandant la clôture de cet homme, écrit-il au bailli, j'ai demandé qu'on lui ôtât toute correspondance. Tu sais combien à bon droit je l'avais resserré sur sa correspondance au château d'If ; eh bien, c'était dans les guêtres de quelque vilain qu'on mettait les lettres, et les réponses entre les guêtres et la jambe. »

Au reste, à partir de ce moment, Mirabeau ne revoit plus sa femme ; elle lui écrit cependant le 13 septembre 1774.

« Mon beau-père, dit-elle, a voulu exiger ma parole que je ne me chargerai plus d'aucune lettre. Je l'ai refusé net, en disant que je ne pouvais pas la tenir, ne pouvant ni ne voulant rien te refuser. »



Mais au bout de six mois de captivité, l'ascendant de Mirabeau fait son effet. Le commandant du château d'If est devenu son ami, comme le commandant de l'île de Rhé, comme l'abbé Choquart. Cet homme prend tous les cœurs et les pétrit à sa guise, à l'exception du cœur de son père.

Le marquis, sollicité de tous côtés pour rendre la liberté au prisonnier, dit que son élargissement dépend du rapport que fera sur lui le marquis d'Aligre.

Le 19 mai 1775, le marquis d'Aligre écrit :

« Recevez l'attestation la plus authentique, que depuis que M. le comte de Mirabeau est détenu au château d'If, il ne m'a jamais donné ni à personne le moindre sujet de plainte, qu'il s'est toujours parfaitement bien conduit, qu'il a soutenu avec toute la modération possible toutes les altercations que je

lui ai parfois suscitées pour exciter sa fougue, et qu'il emportera avec lui l'estime, l'amitié et la considération de toute la place. »

Le marquis tient parole. Mirabeau sort du château d'If, mais pour être conduit au fort de Joux.

Mirabeau a commencé, dans son exil de Manosque, son *Essai sur le despotisme*. Il aura le temps de l'achever.

Il arrive le 25 mai au château de Joux; dans ce nid de hiboux, égayé par des invalides, dans cette résidence dont les vieux murs sont couverts de neige, qui, aux plus beaux jours, est fréquemment enveloppée par les nuages, lesquels viennent se déchirer dans les aiguilles des rochers qui l'entourent.

Louis XVI est sacré. On solennise par toute la France ce grand événement. Le gouverneur de Pontarlier apprend du comman-

dant du château, qu'il possède un prisonnier qui passe sa journée à barbouiller du papier. Il lui faut un historiographe de la fête locale, cela lui donnera de l'importance à Versailles. Mirabeau sortira sur parole, et verra la fête de Pontarlier.

Il en résulte une mauvaise brochure en quatorze pages, imprimée à Genève en 1776.

C'est qu'il est difficile de faire à la fois l'*Essai sur le despotisme* et la *Description du sacre*.

C'est qu'aussi il a vu, à cette fête du sacre, une apparition qui doit brûler le reste de sa vie.

Il a vu Marie-Thérèse Richard de Ruffey, marquise de Monnier; celle qu'il immortalisera sous le nom de Sophie, en la déshonorant sous le nom de sa maîtresse.

Mirabeau comprend tout ce qu'il va y avoir de malheur pour lui et pour cette femme dans l'amour qui bouillonne déjà au

fond de son cœur. Il demande madame de Mirabeau, il l'appelle sinon de tous ses désirs, du moins de tous ses cris; on la lui refuse, et il se livre à sa passion pour Sophie par impuissance de s'y dérober.

M. de Saint-Mauris, qui aime madame Monnier, s'aperçoit de cet amour de Mirabeau. M. de Saint-Mauris, qui a quarante ans de plus que son rival, et qui sent qu'il ne peut lutter avec lui, donne l'ordre de ramener Mirabeau au fort de Joux.

Mirabeau se laisse reconduire pour se dégager de sa parole, et le 16 janvier il s'évade.

D'abord, pour dérouter ceux qui le poursuivent, il gagne la Suisse, puis revient se cacher à Pontarlier. Sa vie, depuis le 13 décembre, est attachée à celle de Sophie, il ne sait plus la quitter.

Mais, persécutée par son mari, à qui toute révélation en a été faite, Sophie est forcée de

fuir. Le 25 janvier 1776, elle arrive à Dijon, et redemande sa place au foyer de la famille.

Mirabeau l'y suit; mais à peine arrivé, il est dénoncé par la mère de Sophie, arrêté et conduit au château de Dijon.

Le 25 mai, il se sauve du château de Dijon comme il s'est sauvé du château de Joux, et regagne la Suisse pour la seconde fois.

Pendant son emprisonnement, Sophie avait été reconduite à Pontarlier.

Cette fois, c'est à Sophie de suivre Mirabeau, comme Mirabeau l'a suivie la nuit du 23 août 1776 ; elle escalade les murs du jardin à l'aide d'une échelle, et va rejoindre Mirabeau aux Verriers.

Le 17 septembre suivant, ils partent pour la Hollande, car le marquis a obtenu un ordre d'incarcération au fort Saint-Michel, qui lui paraît assez sûr quoique Montgommery s'en soit sauvé.

Le 26 ils arrivent à Rotterdam. Le 7 octobre ils s'arrêtent à Amsterdam, et descendent chez un tailleur.

Il faut vivre, et vivre de cette plume qui, au dire du bailli, dévore le papier. Heureusement l'*Essai sur le despotisme* a été imprimé à Neuchâtel. Mirabeau n'est pas tout à fait inconnu en Hollande.

En travaillant depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, Mirabeau arrive enfin à gagner un louis par jour.

Pendant ce temps, une procédure s'instruisait contre Mirabeau et contre madame de Monnier.

Le 10 mai 1777, un jugement du bailliage de Pontarlier déclare Mirabeau atteint et convaincu de rapt et de séduction, le condamne à avoir la tête tranchée, ce qui sera exécuté par effigie sur un tableau; le condamne en outre à cinq livres d'amende envers le roi et à quarante mille livres pour

réparations civiles, dommages et intérêts envers le marquis de Monnier.

Quant à Sophie, elle est condamnée à être enfermée sa vie durant dans la maison de refuge de Besançon, et à y être rasée et flétrie comme les filles de la communauté.

Le 14 mai 1777, Mirabeau et Sophie sont arrêtés. C'est la troisième personne de sa famille qu'incarcère le marquis : les recherches de la police, il le dit lui-même, lui ont coûté vingt mille livres.

Alors il est content, heureux, satisfait. Il écrit au bailli :

« Tant que santé et volonté me dureront, je serai Rhadamante, parce que Dieu m'y a condamné. Il y a quatre jours que je rencontrai Montpesat, que je n'avais pas vu depuis vingt ans.

« — Votre procès avec madame la marquise, me demanda-t-il, est-il fini?

« — Je l'ai gagné.

« — Et où est-elle?

« — Au couvent.

« — Et mademoiselle votre fille, où est-elle?

« — Au couvent.

« — Et monsieur votre fils, où est-il?

« — Au couvent.

« — Vous avez donc entrepris de peupler les couvents?

« — Oui, monsieur; et si vous étiez mon fils, il y a longtemps que vous y seriez. »

Sophie est conduite à Paris dans une maison de discipline, rue de Charonne.

Mirabeau est enfermé au donjon de Vincennes.

Le 18 novembre 1778, il demande à M. de Maurepas d'aller faire la guerre en Amérique.

Cette demande n'obtient pas même de réponse.

Pendant sa captivité, Mirabeau perd à la fois le fils qu'il a de sa femme, et la fille qu'il a de Sophie.

Enfin le 13 décembre 1780, après trois ans de captivité, Mirabeau, sur les instances de sa mère, sur les démarches de sa sœur, sort de Vincennes. Dans cet intervalle il a écrit et publié : Les *Lettres à Sophie;* l'*Erotica Biblion; Ma Conversion; le Rubicon; le Libertin de qualité; les Lettres de cachet; les Prisons d'État.*

Reste à solliciter les *lettres d'abolition.*

— Ce sera chose facile, dit le marquis. Tous les cabinets sont de beurre, et les puissances de carton.

Malheureusement, pour l'obtention de ces lettres il faut le concours de Mirabeau, et Mirabeau s'y refuse absolument. Sophie sera

absoute avec lui, ou il restera sous le coup du jugement.

Cela était d'autant plus beau de la part de l'ex-prisonnier, qu'il croyait avoir quelques reproches à faire à Sophie après ses deux premières années de reclusion au couvent de Sainte-Claire à Gien.

Madame de Monnier avait été autorisée à recevoir quelques personnes ; elle avait alors reçu un M. de Rancourt, qui avait singulièrement éveillé la jalousie de Mirabeau.

Mirabeau avait en conséquence fort insisté pour que les visites cessassent, et les visites n'avaient pas cessé.

Aussi, une fois sorti de Vincennes, Mirabeau veut une explication. Il arrive à franc étrier à Nogent sur Vernisson, y prend les vêtements et la boîte d'un colporteur, et sous ce déguisement entre dans le pavillon d'un jardin isolé, où l'attend Sophie.

Là une explication a lieu, explication ora-

geuse à la suite de laquelle les deux amants, qui doivent tant de malheurs à leur amour, s'aperçoivent que leur amour est éteint.

Au mois de mars suivant M. de Monnier meurt, et Sophie est libre.

Pendant ce temps Mirabeau est à Londres, où il publie ses *Considérations sur l'ordre de Cincinnatus* et ses *Doutes sur la liberté de l'Escaut.*

Mirabeau avait quitté Paris plein de griefs contre sa femme et contre le gouvernement.

Ses griefs contre sa femme, nous les trouvons consignés dans cet article des *Mémoires secrets.*

« 20 *avril.* — On ne peut se dissimuler que le mémoire de madame de Mirabeau, signé d'elle seulement, et auquel était jointe la consultation de six avocats, publié à Aix le 6 avril 1783, ne contienne des griefs puissants s'ils étaient prouvés.

« Elle y propose la vie entière de son mari comme un moyen de séparation.

« Il n'a jamais connu de devoirs, s'est joué de la bonne foi, de l'honneur, de la vertu ; il n'a respecté ni les liens du sang ni ceux de la nature.

« Il a attenté à la propriété d'autrui, et son caractère féroce a menacé la société.

« Flétri par des décrets, par des procédures, par des sentences infamantes, il a toujours été dans des maisons de force ou sous la main de la justice; il a souscrit une transaction flétrissante qui exclut toute idée d'absolution.

« Il a été mauvais fils, mauvais époux, mauvais père, mauvais citoyen, sujet dangereux.

« Mauvais fils, il a attenté à l'honneur de son père par d'infâmes libelles.

« Mauvais mari, il a accablé sa femme de soupçons et de coups, et profané la sainteté du mariage par des crimes.

« Mauvais père, des exemples funestes, un nom vil et dégradé, voilà ce qu'il préparait à son fils.

« Mauvais citoyen, sujet dangereux, il est infâme et flétri. »

Enfin la consultation dit qu'un homme qui rassemble tous les vices, qui ne respecte rien, et qui, couvert d'opprobre et d'infamie, les ferait partager à sa femme, n'a pas le droit de la réclamer.

Le mémoire n'est pas doux, comme on le voit.

Il est vrai, comme le dit la note, que six avocats se sont réunis pour le rédiger.

O sombre, sombre avenir que nul œil humain ne peut sonder! Il eût bien étonné ces six avocats du barreau d'Aix, un des barreaux les plus renommés de la France; il eût bien étonné ces six avocats, celui qui leur eût dit que huit ans plus tard l'enthou-

siasme de la France inventerait le Panthéon comme le seul sépulcre digne de renfermer le cadavre de ce mauvais fils, de ce mauvais époux, de ce mauvais père, de ce sujet dangereux.

Maintenant voilà où Mirabeau en était avec le gouvernement.

« 13 *mai.* — M. le comte de Mirabeau n'ayant pu obtenir la permission de distribuer son mémoire, mémoire dont plus de deux mille exemplaires ont été saisis, en a porté ses plaintes à M. le garde des sceaux, avec lequel il a eu une conversation très-vive à ce sujet. N'ayant pu faire revenir ce chef de la justice, M. le comte de Mirabeau a pris le parti d'écrire une lettre très-forte au roi, où il se plaint du déni de justice de M. de Miroménil. Il est en même temps parti pour le pays étranger, où il va faire réimprimer son mémoire, précédé de sa conversation

avec le garde des sceaux, auquel il joindra sans doute d'autres anecdotes. »

Soyez tranquille, Mirabeau n'est pas pour longtemps en pays étranger, et à la première lueur des éclairs révolutionnaires nous le verrons reparaître.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.